

F N° 9

5 frs

1^{er} NUMERO MAI 1943

Belgique 3 fr. / Bohême-Moravie 4 Kr. / Bulgarie 5 leva / Croatie 10 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 5 fr. / Grèce 150 drachmes / Hongrie 40 filler
Italie 3 lire / Norvège 50 øre. / Pays-Bas 25 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 25 lei / Serbie 10 dinars / Suède 55 øre / Suisse 50 centimes / Slovaquie 3 cour. / Turquie 20 kurus.
Styrie méridionale, Marche de l'Est 40 Pf.

Signal

La théorie
est terminée

Futurs officiers de
chars au cours d'un
exercice pratique

Photo Pabel (PK)

EXTRAIT DE LA TABLE
DES MATIERES:

	Page
1. La guerre: une lutte mondiale	
Derrière le rideau en fer	1
Bases aériennes et suprématie mondiale	4
Kharkov	6
Où en est vraiment le Japon?	15
La tour ardente, reportage à l'Est	16
2. Le nouvel aspect du monde: l'avenir de l'Europe	
La jeunesse européenne, par Giselher Wirsing	8
La fin d'une amitié	26
Le climat de l'Europe s'améliorerait si	36
La découverte du bacille de la paralysie infantile	37
3. La vie d'aujourd'hui	
La femme dans la guerre totale	11
Quand Paris excursionne à ... Paris	33
Si des femmes de différentes nations	34

COPYRIGHT 1943 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Contre les Soviets

Le premier Hollandais décoré
de la Croix de chevalier

Il y a quelques semaines, la presse européenne communiquait que la cravate de chevalier de la Croix de fer avait été décernée à un volontaire hollandais sur le front de l'est. C'est le premier Hollandais qui ait reçu cette haute décoration.

Gerardus Mooyman — c'est le nom du décoré — n'a que 19 ans. Il est grand et fort. Ses sourcils épais et touffus révèlent l'énergie qui l'anime au combat.

Au printemps 1942, Mooyman se présenta comme volontaire aux «S.S.». Jusqu'alors, il avait travaillé en qualité de serrurier dans l'atelier de son père, puis dans une usine de munitions. Il fut d'abord incorporé dans une unité de volontaires des «S.S. Nord-Ouest». Dès que, sous le commandement du général de division Seyffardt, les Hollandais eurent constitué leur propre légion, il entra dans la compagnie de chasseurs de cette unité.

Au sud du lac Ladoga, la bataille fait rage depuis des jours et des semaines. Une nuit, il rampe vers la position ennemie et, à l'aide d'une mine, fait sauter un canon lourd avec ses servants. Le jour de la grosse attaque bolchevique, il guette pendant deux heures, sous un feu roulant, les chars qui s'élancent. Dix sont devant lui, il en anéantit sept, les trois autres s'enfuient. Une deuxième vague, encore plus forte, s'approche avec vingt blindés: Mooyman et ses camarades en détruisent six à eux seuls. L'attaque est repoussée.

Il est l'un des meilleurs combattants hollandais. En luttant à l'est pour l'Europe, tous savent qu'ils défendent en même temps leur patrie.

DERRIERE LE RIDEAU DE FER

Il est un territoire plein de mystère dont les hommes d'Etat de Londres et de Washington, qui devraient cependant le connaître, ne savent à peu près rien: c'est la partie non occupée de l'Union Soviétique.

QUICONQUE a jamais assisté à un interrogatoire de prisonniers de guerre russes sait que, la glace une fois rompue, ils ne cessent de parler, essayant de nous faire entrevoir ce qui se cache derrière cet impénétrable rideau de fer qui, plus que jamais, sépare l'Asie soviétique du reste du monde. Inoubliable ce batelier de la Volga, venant de la région de Samara, qui, les larmes aux yeux, conta l'été dernier qu'on avait laissé sa femme mourir de faim en ne lui accordant plus de rations, sous prétexte qu'elle était trop malade pour pouvoir travailler. Inoubliable aussi ce paysan sibérien, haut comme un chêne, avec sa blonde chevelure ébouriffée: il conta comment, quelque part au bord d'un fleuve à l'est de l'Oural, on avait rassemblé plus de dix mille ouvriers et paysans qui, sans baraquement, dormant la nuit en plein champ, devaient bâtir une quelconque usine dont l'achèvement pressait.

Derrière le rideau en fer, un seul dieu règne en véritable fléau: la faim. Voici l'inconnue du calcul des Anglais et des Américains. Ils craignent qu'inévitablement vienne le moment où, dans l'hinterland de l'Union Soviétique, la faim affaiblira la force de combat de l'armée russe. En effet, le correspondant du «Time» rapporte qu'au marché central de Moscou, on paie un œuf 65 roubles, un quart de lait environ 100 roubles, un kilo de pommes de terre plus de 100 roubles. Le salaire d'un ouvrier moyen peut être estimé à 400 à 500 roubles et celui d'une ouvrière à 250. Le correspondant du «Daily Mail» à Moscou écrivait le 12 janvier 1943 qu'un demi-kilo de miel coûte l'équivalent de 10 livres sterling. «Des morceaux de viande de mauvaise qualité, provenant de bêtes squelettiques, trouvent preneur à 4 livres sterling.» Il estime le prix d'un œuf à 12 shilling, celui d'une tasse de lait à 21 shilling. Le «Time» remarque froidement: «Les tickets n'y changeront rien, puisqu'il n'y a pas de denrées... Les Soviets viennent d'avouer que 1.500.000 personnes sont mortes de faim à Léninegrad». Le correspondant du «Daily Mail» dit littéralement: «La grosse majorité du peuple doit vivre d'une quantité de denrées nettement inférieure au minimum vital. Sans nul doute, la situation deviendra encore plus mauvaise au cours de l'hiver. Un grand nombre de gens croient qu'au printemps elle sera fatale à ceux qui ne seront pas employés dans l'industrie de l'armement.» Le «Time» ajoute que «durant l'hiver, dans les villes russes, on n'avait pas de charbon pour le chauffage. Les habitants devaient chercher

eux-mêmes le bois dans les forêts. Depuis longtemps, la population ne reçoit plus de soins médicaux, tous les médecins étant mobilisés. Il est probable qu'au cours de ces dernières années pas un civil sur cent n'a pu s'acheter un vêtement. Pendant la journée, les Russes portent du papier journal sous leur manteau et s'en couvrent la nuit, faute de couvertures.»

Voici, puisés aux sources amies du régime soviétique, des faits dont l'importance oblige le «Time» à tirer cette conclusion:

«Deux fois au cours de ces derniers vingt ans, au début de la deuxième et au début de la troisième décennie de notre siècle, le peuple russe a dû subir la famine. Pendant l'hiver 1932-1933, des millions de Russes sont morts de faim, par la faute du gouvernement soviétique. On exportait des denrées alimentaires afin de pouvoir acheter à l'étranger des machines pour l'industrie d'armement. Ces machines servent aujourd'hui à la fabrication du matériel de guerre pour l'armée soviétique.» Naturellement, le périodique américain en conclut que la troisième famine qui entraîne actuellement la mort de plusieurs millions de personnes en Asie soviétique n'a pu affecter la substance de la population! Mais on sent que derrière ces arguments se cache une forte inquiétude. Et elle est si forte que le périodique new-yorkais ne se rend pas compte qu'il justifie ainsi l'affirmation européenne que déjà en 1932 et 33 les Soviets étaient prêts à sacrifier des millions d'hommes pour assurer leur armement. Un tel développement de l'industrie de guerre ne pouvait avoir qu'un but offensif.

Les évaluations les plus modérées du nombre des personnes mortes de faim au cours des années qui suivirent la révolution d'octobre s'élèvent à environ 35 millions. Le nombre des victimes en 1932-33 est estimé à 7 à 8 millions au minimum. Mais à ce moment l'Union Soviétique disposait encore d'une organisation intérieure fonctionnant presque normalement. La deuxième famine, au moins, avait lieu en temps de paix. Nous ignorons combien de millions d'hommes ont pu mourir de faim au cours de l'hiver dernier. Mais le chiffre de 1,5 millions, indiqué par le «Time» comme officiel pour la seule ville de Léninegrad, pendant l'hiver 1942-43, prouve la gravité de la situation. Derrière le rideau de fer gisent les millions de morts sans nom, dont personne, ami ou ennemi, ne saura jamais exactement comment ils ont péri. On se rend aisément compte des conséquences que de telles pertes peuvent présenter pour l'armée soviétique.



commandant de
la division des
volontaires espagnols

LE GENERAL DON EMILIO ESTEBAN INFANTES

Au cours de ses douze années de service dans la campagne du Maroc, qui se termina en 1926 par la soumission d'Abd el Krim et la libération du protectorat espagnol, le général a acquis une grande expérience militaire. Durant les années 1928 à 1930, il fut affecté, par le généralissime Franco, comme professeur à l'Ecole de guerre de Saragosse. Au cours de la guerre civile de 1936 à 1939, il se distingua à

Téruel et à Brunete, fut nommé général de division et reçut la médaille militaire qui, en Espagne, est la plus haute récompense de la bravoure. Depuis six mois, Infantes est à l'est, à la tête des volontaires espagnols dont il prit le commandement, après que son prédécesseur, le général Muñoz Grandes, eut été rappelé à Madrid, à un poste d'honneur. Le Führer lui a récemment décerné la Croix de fer de première classe.



Un volontaire de la division espagnole, un de ces jeunes qui savent quel est l'enjeu de cette guerre: la liberté politique, économique et culturelle de l'Europe et, par là, leur propre avenir. Cliché du corresp. de guerre H. Sönke (PK).

Lisez, à la page 6,
l'article: «La
jeunesse européenne»,
de Gisèle Wirsing

BASES AÉRIENNES ET SUPRÉMATIE MONDIALE

Les Etats-Unis savent dans cette guerre exactement ce qu'ils veulent. Ils prétendent combattre pour les libertés démocratiques; en fait, ils poursuivent froidement l'édification de leur puissance. La mise sur pied, par tous les moyens, d'un réseau aérien enserrant le globe, en est un vivant exemple.

DEJA les Américains pensent à l'après-guerre. Ils se rendent compte que la flotte marchande mondiale, décimée par la guerre sous-marine, ne pourra faire face aux besoins accumulés du trafic, et estiment que l'aviation sera appelée à satisfaire en grande partie à ce trafic accru. Ils voient là non seulement une bonne affaire, mais encore et surtout le moyen de réaliser leur rêve de domination: le siècle de l'Amérique!

Naissance de l'impérialisme aérien

Les efforts de l'aviation américaine pour obtenir le monopole ne sont pas nouveaux. Ils débutèrent par une sourde opposition aux intérêts des compagnies d'aviation européennes en Amérique du sud. Puis, quelques années avant la guerre, dès que l'Allemagne eut mis au point les éléments techniques et économiques d'un trafic aérien transatlantique, commença la lutte ouverte. Les autorisations nécessaires à l'établissement d'une ligne régulière entre l'Europe et les Etats-Unis furent refusées, comme naguère l'hélium avait été refusé aux dirigeables commerciaux. Les U.S.A. n'admettaient aucune ligne d'aviation européenne sur l'Atlantique.

La guerre fut l'occasion rêvée de se débarrasser du réseau aérien fondé par les compagnies européennes en Amérique du sud. Pied à pied, la Pan American Airways s'implanta en Amérique latine et réussit à éliminer toute influence européenne auprès des compagnies locales.

La suprématie aérienne étant acquise dans l'hémisphère occidental, l'offensive commença immédiatement en Europe. Déjà un premier jalon avait été posé avant la guerre, avec les lignes transatlantiques sur l'Irlande et le Portugal. 1941 vit relater l'Amérique du sud à l'Afrique, en conflit direct avec les intérêts britanniques. Puis, incapable de créer elle-même une organisation de transports aériens répondant à ses besoins militaires en Proche-Orient, l'Angleterre dut, là encore, céder la place aux U.S.A. Des lignes américaines s'avancèrent ainsi vers l'Egypte, le golfe Persique et jusqu'aux Indes.

Bases militaires au service du monopole de l'air

Lorsque le Premier ministre, Churchill, conclut ce désastreux échange des bases militaires britanniques contre quelques douzaines de destroyers américains, il était loin de se douter des arrière-pensées que le gouvernement américain nourrissait en héritant de ces bases. Déjà elles constituaient de précieux relais pour le réseau d'aviation mondial envisagé. A ces bases « affer-

mées » de l'hémisphère occidental s'en ajoutèrent d'autres; l'Islande fut occupée, tandis qu'au Congo belge, en Afrique-Equatoriale française et au golfe Persique s'installaient les aérodromes américains. Le premier chaînon de la liaison aérienne avec l'Union Soviétique était forgé. L'installation de bases d'aviation dans l'empire britannique, souvent sans l'agrément préalable de la mère patrie, constitua un nouveau pas en avant: les Indes, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, fournissaient des bases aux U.S.A. Les deuxième et troisième objectifs: jonction avec la Chine de Tchongking et liaison avec l'Australie étaient atteints. Avec l'occupation du Liberia, de Dakar et de la Tunisie, de nouvelles mailles du réseau étaient fermées.

Sans qu'il s'agisse d'un empire colonial proprement dit, les Etats-Unis venaient de réaliser en quelques années ce que les grandes puissances coloniales du passé avaient mis un siècle à conquérir: ils possèdent aujourd'hui des bases sur tous les points du globe. Certes, il ne s'agit point de bases navales, ancien style; mais ayant été conçues et construites comme bases aériennes, leur pouvoir dominateur n'en est que plus grand.

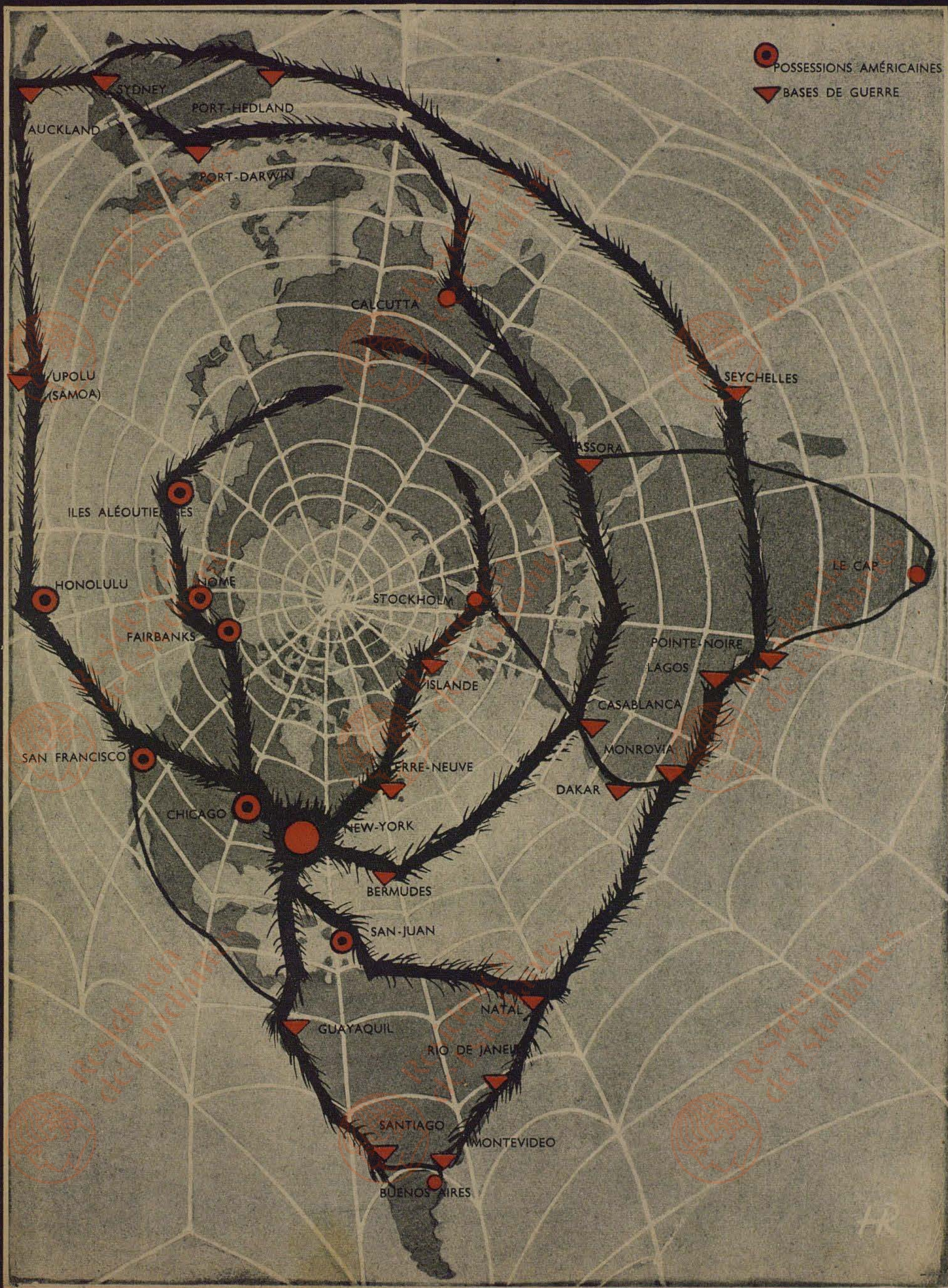
Les U.S.A. n'ont pas hésité à se servir des organisations de guerre pour commencer l'utilisation pratique de leurs bases. La Pan American Airways, ou plutôt l'organisme chargé des transports militaires aériens, a déjà établi des services réguliers de trafic commercial et postal. Outre les lignes sur l'Irlande et Lisbonne, les Américains relient aujourd'hui Natal à l'Afrique, et de là, via Khartoum et Le Caire, vers Karatchi et Tschongking. Une autre ligne dessert l'Australie, en passant par les îles Hawaï, les archipels des Samoa et des Fidji, et la Nouvelle-Zélande. Toutes ces lignes, qui répondent à des nécessités plus ou moins militaires, constituent en même temps l'armature du futur trafic aérien du temps de paix. La marchandise suit le pavillon.

L'Angleterre ne peut plus voyager «anglais»

Les milieux officiels anglais demeurèrent d'abord indifférents devant toutes ces manifestations de l'impérialisme aérien des Américains. Ce n'est qu'après les voyages des hommes d'Etat britanniques, Churchill en tête, à Moscou, aux Etats-Unis, etc., toujours effectués à bord d'appareils américains, que l'on s'aperçut soudain que l'Angle-

La réseau aérien américain. La carte montre l'établissement des points d'appui militaires, jalons de la future domination mondiale américaine.

Dessin: Hainisch



terre ne pouvait plus voyager par ses propres moyens. En fait, la British Overseas Airways possède aujourd'hui à peine un prototype d'avion commercial moderne, et elle se voit ainsi contrainte de recourir aux appareils américains. Sur les bords de la Tamise on commence à comprendre. L'affaire des bases apparaît sous un jour nouveau, de même que la répartition de la construction aéronautique selon laquelle la Grande-Bretagne devait se limiter à la fabrication des petits avions de chasse, tandis que les U.S.A. se spécialiseraient dans les bombardiers à grand rayon d'action et les gros appareils de transport.

L'Amérique jette le masque

L'allié américain apparaît soudain comme un dangereux concurrent pour le trafic aérien de l'après-guerre.

Les champions de l'impérialisme aéronautique yankee déclarent ouvertement qu'à l'avenir il ne saurait y avoir qu'une seule aviation commerciale: celle de la bannière étoilée. Il a été demandé récemment au Congrès de refuser, après la guerre, l'entrée et le survol des territoires américains aux appareils étrangers tout en revendiquant pour les avions américains le droit de toucher tous les points du globe.

Dans les milieux de la Pan American Airways, on ne s'est pas gêné pour s'exprimer comme suit, au sujet du rôle des bases: «Les U.S.A. ont dépensé des milliards pour la construction de leurs bases, ainsi que pour l'installation des stations de T.S.F. et météorologiques. Ce sont là les fondements d'un service d'aviation mondial. Si, dans un délai de six mois après la fin des hostilités, ces installations ne deviennent pas la propriété de la nation qui les a créées, alors...».

On rappelle à l'allié que les livraisons d'appareils pendant la durée de la guerre sont effectuées conformément à la loi prêt et bail, et qu'ainsi la Grande-Bretagne ne devra espérer pouvoir, après la guerre, utiliser ces avions pour les besoins du trafic commercial.

La Grande-Bretagne est éliminée du jeu

Certains Anglais, tout en se rendant parfaitement compte du jeu de l'allié américain, et des dangers qu'il comporte, se consolent en pensant qu'après-guerre l'Angleterre réussira à reconquérir le butin saisi par les U.S.A. Les chances en seront pourtant bien minimes. Tandis que l'industrie aéronautique britannique s'est presque exclusivement consacrée, sous la pression de la guerre, à la construction et au perfectionnement des avions militaires, laissant totalement de côté la fabrication d'appareils commerciaux, les Etats-Unis ont, au contraire, déployé une grande activité dans ce dernier domaine. Non seulement les usines d'aviation américaines sortent, en série, de gros cargos aériens, actuellement en service dans les organisations de transports militaires, mais encore elles ont à l'étude de nombreux prototypes d'hydravions géants et de gros avions terrestres, destinés au trafic d'après-guerre.

Si la guerre devait se terminer selon le désir des U.S.A., une telle avance dans la technique aéronautique, jointe à l'héritage d'un réseau de bases unique au monde, retirerait à l'aviation britannique toute possibilité de concurrence et l'éliminerait bientôt totalement. Mais c'est une autre question de savoir si les plans américains de suprématie mondiale se réaliseront. La parole est encore aux armes. Et de toute façon, l'Angleterre est éliminée du jeu.



Sur la place Rouge, à Kharkov. Ce chef d'un groupe d'assaut a été un des premiers Allemands à pénétrer de nouveau au centre de la ville: la Place Rouge. Il est parmi les nombreux soldats qui ont formé le rempart contre les attaques des Soviétiques durant l'hiver.

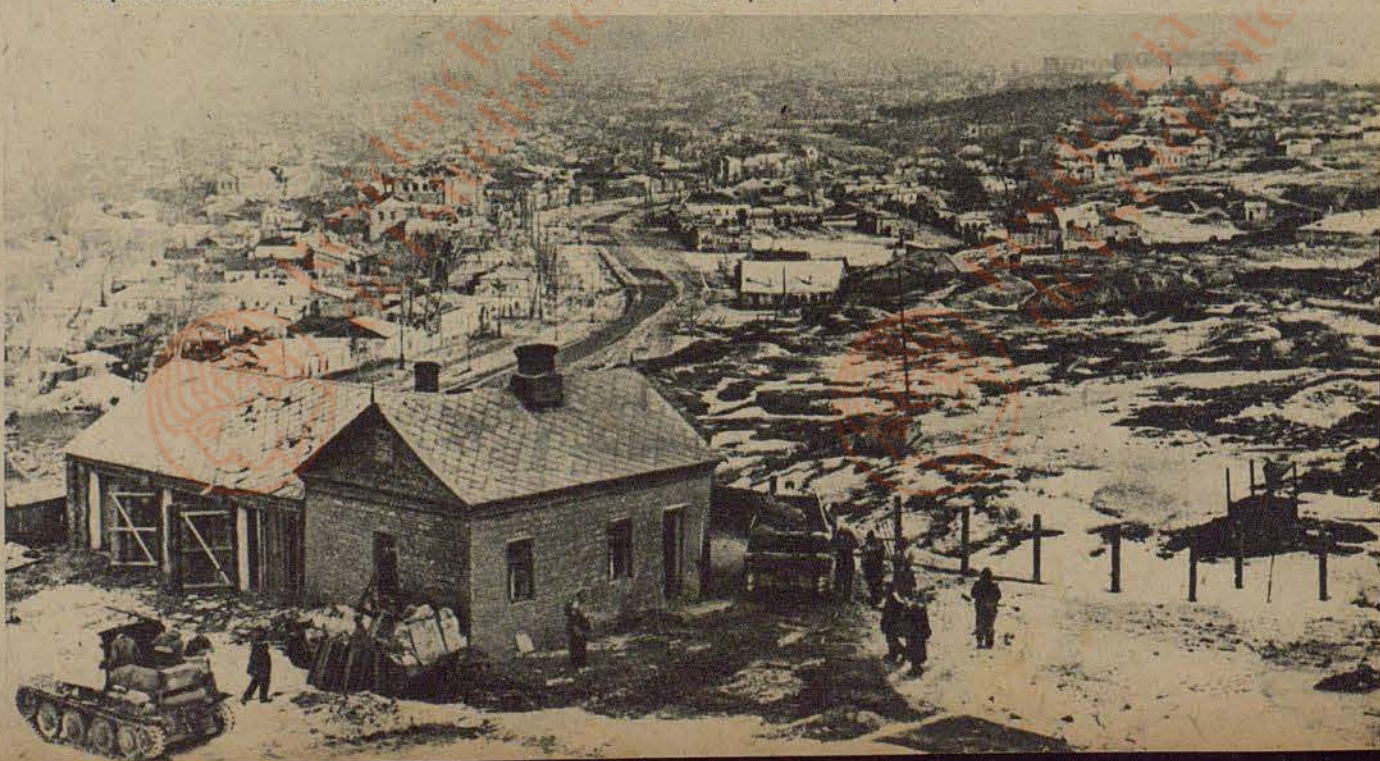
Après un hiver de durs combats: KHARKOV

Kharkov, qui en 1910 ne comptait pas plus de 200.000 habitants, a été organisée, par les Soviétiques, comme centre d'armement. Toutes les richesses du bassin du Don furent employées à cette entreprise. Le matériel humain fut amené de force de la campagne à la ville, où la crise des logements et la misère se firent sentir. Avant le début de la campagne, le nombre des habitants atteignait près

d'un million. Les Soviétiques, qui ne reculent devant aucune expérience, avaient fait ériger des bâtiments semblables à des gratte-ciel pour héberger les masses humaines amenées directement de la gare par les omnibus d'«Intourist». La ville, qui forme à l'est la pointe avancée de l'Ukraine, a été plusieurs fois chaudement disputée. Quatre mois après le début de la campagne de l'est, Kharkov

fut occupée par les troupes allemandes, seize mois plus tard elle fut de nouveau systématiquement évacuée, ainsi que le vaste secteur qui l'entoure. Les bolcheviks tombèrent dans le piège qui, au bout de trois mois, se referma sur eux. Les photographies de la présente page et des pages suivantes indiquent les phases de la bataille de cinq jours qui conduisit à la reprise de la ville.

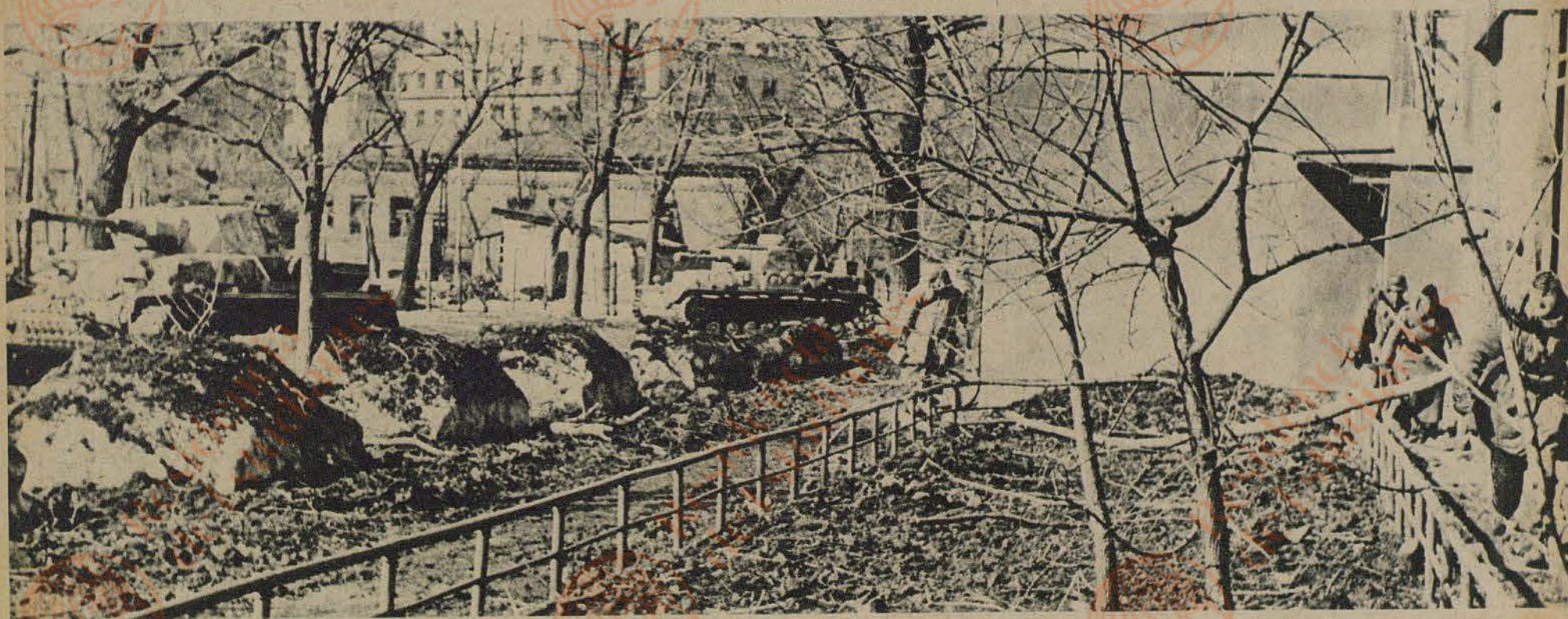
La pointe avancée de l'Ukraine. Vue prise d'une hauteur et montrant le panorama de la partie centrale et méridionale de Kharkov.





Comment ils ont repris Kharkov

Bataille de chars dans les rues. Les chars viennent de détruire une maison transformée en forteresse. La route est maintenant ouverte au groupe d'assaut qui avance en combattant, de maison en maison et de rue en rue. Les groupes qui ont à supporter le plus dur de la lutte sont soutenus par les stukas.



Les groupes d'assaut progressent. Des tirailleurs bolchevistes, retranchés dans les maisons de Kharkov, sur les toits, derrière les fenêtres, dans les caves, tirent sur les grenadiers qui s'avancent. Le groupe d'assaut nettoie les maisons suivi lentement par les chars. Bientôt les camions blindés arrivent par colonnes, dans les rues nettoyées (photographie ci-dessous) amenant les renforts. Clichés des correspondants de guerre SS King, Adendorf (PK).



La jeunesse européenne

Après la première guerre mondiale, le sort de la jeunesse des peuples européens vainqueurs fut si différent de celui de la jeunesse des nations vaincues que l'on ne pouvait guère parler d'une « jeunesse européenne ». « Signal » se demande si et comment les expériences de la deuxième guerre mondiale ont modifié cette situation.

PAR GISELHER WIRSING

La jeunesse allemande, dont l'enfance avait coïncidé avec la première guerre mondiale, ne pouvait plus édifier son existence sur aucune des bases traditionnelles établies dans le calme et la sécurité de l'époque bourgeoise. Il semblait que plus rien n'eût de durée. Tout s'écroulait. La fièvre secouait la nation. Une violente lutte d'idées se déchaînait sur son sol. Bientôt, la grande vague du national-socialisme commença à rallier des milliers de partisans. Mais, en même temps, le communisme devenait puissant. Finalement, six millions jurèrent par le drapeau rouge. Tout semblait déjà perdu, lorsque put être établie la nouvelle base. Entre temps, arrivait au seuil de la maturité une jeunesse formée dans de tout autres conditions que les générations précédentes. Cette jeunesse et les anciens combattants revenus de la Grande Guerre, donnèrent à l'Allemand ce nouvel aspect qui devait inévitablement différer de celui de l'époque bourgeoise. Cette jeunesse avait vécu la dernière phase explosive de la lutte de classes, elle avait vu aussi comment un idéal nouveau était parvenu à y mettre fin.

de la nation, il était déjà trop tard. L'émeute du 6 février 1934, signe d'une passion qui s'enflammait soudain et qui fut même l'occasion de petits combats dans les rues de Paris, resta sans effets. C'est qu'il n'y avait pas de France d'après-guerre comparable à l'Allemagne ou à l'Italie d'après-guerre.

Cette situation était encore plus marquée en Hollande et dans les pays scandinaves. En s'entretenant avec de jeunes Hollandais, Danois ou Suédois, on s'apercevait de leur indifférence pour les intrigues des partis et la politique officielle de leur pays. Ce qui caractérisait cette jeunesse, c'était la tendance marquée de l'individu vers un nouveau mode de vie, tendance où souvent apparaissaient des idées romantiques. On les discerne sous une forme particulièrement caractéristique chez l'écrivain français Jean Giono et aussi chez les jeunes littérateurs scandinaves qui s'écartent toujours davantage d'une critique de la société telle que la comprenaient Ibsen ou Strindberg.

Seule l'Espagne constituait une exception remarquable parmi les peuples de l'ouest européen. On y sentait couvrir sous la cendre un sentiment passionné qui n'avait pu se donner libre cours durant la guerre mondiale parce que l'Espagne avait gardé la neutralité. Cette passion cherchait un exutoire et, finalement, engendra les conséquences les plus effroyables. Avec la guerre civile en Espagne commence déjà l'histoire de la deuxième guerre mondiale. Ce fut le prélude du conflit qui allait bientôt s'étendre sur le monde entier et qui en dessinait déjà nettement les aspects. La guerre civile avait ébranlé les bases de l'ordre social traditionnel, et la jeunesse espagnole avait conscience que sa lutte ne devait pas aboutir à faire revivre le passé, mais à créer de nouvelles formes sociales.

Il a fallu les expériences de la deuxième guerre mondiale pour provoquer entre les jeunes européennes une assimilation qui, jusque-là, n'était pas possible. Nous ne prétendons aucunement que cette assimilation ait effacé tous les contrastes dont est remplie la vie si complexe des peuples européens. Cependant l'abîme commence à se combler qui autrefois séparait les divers mondes de l'Europe, parce que la jeunesse des peuples européens avait passé par des expériences différentes.

Nous pouvons à présent poser à toute la jeunesse européenne une question qui n'aurait guère eu de sens avant ce deuxième conflit mondial. La voici : «Pouvons-nous croire, nous jeunes de l'Europe, que le sens des expériences faites dans cette guerre soit de rétablir, lorsqu'elle sera terminée, tout ce qui existait auparavant ?» Je crois que, chez la plupart des peuples européens, les générations se divisent sur ce point. Les Anglais et les Américains essaient de nous faire croire qu'ils pourront même réussir à ramener l'Europe à l'état où elle se trouvait avant la première guerre mondiale. Cependant, ils y mettent une condition : c'est que les peuples européens se rattachent à la sphère des puissances anglo-saxonnes et, renonçant à leur existence propre, forment quelque chose d'intermédiaire entre colonies et dominions, comme une réédition de la situation des Indes. Pouvons-nous croire à la réalisation de tels buts ? Certes, il y a encore, chez tous les peuples européens, des milieux tellement imbus du passé qu'ils espèrent sérieusement voir revenir les temps du libre-échange (qui n'exista réellement que durant une courte période au XIX^e siècle) et du capitalisme privé échappant aux impôts. Il y a aussi les milieux qui rêvent d'un bonheur isolé et prêtent une oreille complaisante à ceux qui le leur promettent. Pour la grande majorité de la jeunesse européenne, ces conceptions sont aussi étrangères

que l'était jadis, pour la jeunesse française, le Cabinet de Barthou avec ses vieux messieurs. La jeunesse européenne aspire à s'échapper de l'étroitesse consécutive à l'existence de douzaines de petits et moyens pays, elle veut un horizon plus large et sa liberté de mouvement. Elle aspire à un Etat basé sur la justice sociale. Cette jeunesse européenne est à la fois anticapitaliste et anticommuniste. Elle a pleinement conscience que la base même de l'époque bourgeoise, qui, ébranlée pendant la première guerre mondiale, finit par s'effondrer en Allemagne, a, aujourd'hui, également disparu dans toute l'Europe. La jeunesse européenne aspire évidemment à une nouvelle sécurité de l'existence, elle désire voir s'établir une base sur laquelle la vie vaudra la peine d'être vécue. Mais ce mot de sécurité éveillera d'étranges sentiments chez le jeune Français. Il se rappellera qu'étant enfant, et enfant d'une nation victorieuse, il n'y a pas de mot qu'il n'ait entendu plus souvent que ce mot fatal de sécurité, sans cesse répété par les chefs politiques de la vieille génération. Et il se souviendra que la catastrophe dans laquelle a été entraîné son peuple a été déclenchée par ce lieu commun. Mais ce fut parce que l'on avait en vue une fausse sécurité, une sécurité qui ne comptait qu'avec le passé et ignorait les exigences du présent.

Plus la guerre se prolonge, mieux l'idéal positif se détache sur la misère et la désolation. Et principalement sur les champs de bataille de l'est, où combat la jeunesse de l'Europe. On ne peut, pour le moment, qu'indiquer la direction commune prise par la jeunesse de tous les pays européens, suivant des voies diverses et dans des conditions différentes. Elle va vers une forme européenne imprégnée de socialisme. Par opposition au bolchevisme, ce socialisme laissera à la personnalité la liberté suffisante pour s'épanouir et ne considérera pas l'être humain comme partie anonyme d'une masse amorphe ; il lui laissera toute sa valeur. Il est dans le sens de ces jeunes idées européennes de ne pas laisser dépérir cette valeur sous le joug de forces économiques trop puissantes. Elles se distinguent fondamentalement par là de l'américanisme qui, aujourd'hui comme par le passé, rejette toute responsabilité collective sociale.

Pour la majorité de la jeunesse européenne, les vieilles formes n'ont plus de signification, non seulement dans le domaine social, mais aussi dans le domaine national. « Les inimitiés héréditaires » et, du reste, tout chauvinisme étroit, ont perdu leur sens, car les jeunes ont compris que la future politique européenne ne pourra s'établir que sur la reconnaissance des particularités historiques des peuples qui forment la famille continentale. Un chauvinisme bourgeois et périmé ne saurait plus échauffer l'imagination d'une jeunesse qui, dans les souffrances de cette guerre, s'est rendu compte que, sans collaboration européenne et même sans union réelle des peuples de notre continent, elle ne pourra défendre sa liberté contre l'Asie soviétique, le communisme soviétique et l'américanisme.

Dans certains pays neutres, on déclarait récemment que l'alternative d'une Europe dominée par les Soviets ou d'une Europe unie à la fois contre le soviétisme et l'américanisme ne se poserait nullement. Il y aurait une troisième solution : ce serait de revenir à l'état d'avant-guerre. On peut difficilement s'imaginer qu'après les expériences amères faites par la jeunesse de tous les pays européens, de telles illusions puissent encore s'exprimer. Ceux qui parlent ainsi me rappellent vivement ces ouvriers de ma ville natale qui, un jour, ornèrent de branches vertes un arc de triomphe sous lequel le représentant d'une époque périmée ne pouvait plus jamais passer. Ces branches se flétrirent piteusement, et il en sera de même de ces illusions. La jeunesse européenne ne les partage pas. Ne voulant ni végéter, ni s'inféoder au passé, elle désire vivre et s'engager vers l'avenir, même si, en cette époque de grands bouleversements, sa légitime ambition apparaît téméraire.

Il se peut que dans la dernière décade, cette jeune génération allemande ait parfois commis la faute de ne pas comprendre que les événements qu'elle avait vécus et qui avaient si profondément transformé l'image de la nation ne pouvaient être comparés à ceux qu'avaient connus les jeunes générations d'un grand nombre d'autres peuples européens. Ce furent peut-être les jeunes générations des Balkans qui connurent la situation se rapprochant le plus de celle de la jeunesse allemande, mais dans des conditions assez différentes. Les jeunes hongroise, roumaine, bulgare, ainsi que la jeunesse croate, grandirent à une époque d'insécurité où se transformaient toutes les valeurs, à une époque où, dans toutes les nations du sud-est européen, le caractère politique du peuple commençait à se cristalliser sous l'influence des facteurs nouveaux. Dix ans plus tôt, le fascisme avait créé en Italie une nouvelle base nationale, et cela bien que l'Italie comptât parmi les vainqueurs de la première guerre mondiale. Le passage des formes anciennes aux formes nouvelles en fut d'ailleurs facilité. Le fascisme surgit à un moment où l'existence de la nation était indubitablement mise en question, mais Mussolini avait frayé à temps les voies nouvelles, épargnant à la jeunesse italienne toute la décade de luttes intérieures, d'insécurité et de troubles, que devait vivre la jeunesse allemande. Lorsqu'en 1935 Mussolini osa provoquer l'empire britannique, il savait que la jeunesse italienne le suivait. C'est pourquoi la démonstration navale anglaise en Méditerranée, dans les mois critiques qui suivirent, apparut comme un geste vain.

La situation de la jeunesse à l'ouest de l'Europe et dans les pays scandinaves avait été essentiellement différente, soit qu'elle eût grandi dans le jardin bien clos de la neutralité, soit, et ce fut le cas en France, comme la jeunesse d'une nation victorieuse ayant atteint ses buts. C'est ce qui explique que, dans la plupart des pays de l'ouest et du nord européen, les jeunes générations se soient si peu intéressées à la politique. En France, notamment, elle devint en fait le monopole des vieux. C'est ainsi que Barthou constitua un ministère dont l'âge moyen des membres était de 63 ans. Près de la moitié de ces ministres n'avaient pas loin de 70 ans. La jeunesse française se souciait fort peu de ces vieux messieurs. S'ils ne brillaient pas par leur exemple, ils n'excitaient non plus aucune opposition passionnée. La Chambre des Députés formait une caste à part et poursuivait un petit jeu de société assez louche, loin de tout ce qui intéressait la jeune génération. Lorsque la jeunesse française s'aperçut que dans ce jeu de société il y allait de la vie ou de la mort







Agréments et joies de la vie qu'on apprécie en Allemagne tout autant que partout ailleurs. Le reportage suivant explique pourquoi une partie de ce superflu doit aujourd'hui disparaître

La femme dans la guerre totale

„Signal” définit la guerre totale, telle qu'elle résulte de la lutte du peuple allemand pour son existence, et en donne quelques exemples illustrés

LES Anglais affirment que ce sont les Allemands qui ont inventé le terme de « guerre totale ». Mais ceux-ci réclament des droits d'auteur non seulement pour le mot: ils prétendent avoir été les premiers à pressentir le caractère des guerres futures aussi bien que les moyens de défense. Durant la Grande Guerre, le général Ludendorff examina la question avec toute sa clairvoyance et arriva à de sûres conclusions. Aujourd'hui, avec leur nouvelle expérience de près de quatre années dans la guerre actuelle, les Allemands prétendent savoir ce qu'est une guerre totale. Certes pas ce que les bolchevistes en comprennent, c'est-à-dire une population entière vivant dans des trous ou dans des cabanes misérables, vêtue de haillons et se nourrissant de quelques graines de maïs et de racines. Un peuple accoutumé à de telles privations ne souffre d'ailleurs pas autant des restrictions du temps de guerre qu'un peuple civilisé européen. Mais c'est là une notion inexacte de la « guerre totale ». Afin de bien comprendre sa nature, il faut revenir un peu sur le passé.

Dans les guerres d'autrefois, il n'y avait qu'un seul front: celui de l'ar-

mée ou celui de la marine, ou celui des deux forces terrestre et navale réunies. La population civile n'était affectée que fort peu par la guerre. La livraison des denrées alimentaires et de fourrage, la mise à la disposition de locaux pour les quartiers d'hiver de l'armée, les dégâts causés aux récoltes et aux bâtiments, c'étaient les maux nécessaires que le peuple devait endurer. Pour la première fois, un changement radical apparut au cours de la guerre des Boers. Ne pouvant militairement venir à bout de l'Etat sud-africain, l'Angleterre entama la guerre contre les foyers, les femmes et les enfants, faisant mourir plus de 26.000 femmes et enfants dans les camps de concentration. Lorsque, de 1914 à 1916, l'Angleterre décida le blocus contre les

Des centaines de milliers de personnes changent de métier

Femmes et jeunes filles ainsi que les hommes non mobilisés ayant abandonné leur métier qui ne répondait pas aux besoins de la guerre se font inscrire pour travailler dans les industries de guerre. Des médecins et, dans des cas spéciaux, des psychiatres, ainsi que des doctresses pour les femmes, sont à leur disposition et leur donnent des conseils



puissances de l'Europe centrale, la guerre totale était née. Des centaines de milliers de femmes et d'enfants furent victimes de cette méthode inhumaine. Malgré cela, le front tenait. Des batailles de matériel d'une ampleur inouïe rendaient le rôle de l'ouvrier d'armement aussi important que celui du soldat.

En 1939, la guerre reprenait, au point de vue des méthodes, là où elle avait fini en 1918. De nouveau, l'Angleterre appliquait le blocus pour affamer ses adversaires; entre temps, c'est devenu le blocus de l'Europe. Mais ce moyen reste sans effet, grâce à la rationalisation, à l'utilisation prudente des réserves et à l'exploitation plus intensive du sol. Dans une très large mesure, les matières premières pour l'industrie de guerre sont fabriquées avec les produits du pays, comme, par exemple, l'essence, le mazout et le caoutchouc, qui, tous trois, sont tirés du charbon. L'Europe s'est ainsi fortifiée contre le blocus. C'est alors que l'Angleterre essaie de la vaincre par les armes. Elle fait la guerre en bombardant les civils, les femmes et les enfants. Elle incendie leurs habitations et détruit leurs biens. Cette offensive brutale contre l'hinterland est aussi inhumaine que barbare. Un peuple qui doit endurer de telles cruautés de la part de son adversaire, sait qu'il y va de son existence. L'ennemi veut son anéantissement. Mais son instinct de conservation demande une guerre totale, afin d'obtenir une victoire totale. La guerre défensive contre le colosse bolcheviste, qui fut imposée au petit et vaillant peuple finlandais, présente le même aspect. Avant-poste de l'Europe, il reconnut le danger menaçant le continent tout entier; de toutes ses forces bien organisées, il arrêta l'adversaire. La guerre totale ne peut être conduite que par un peuple formant une unité spirituelle, possédant une idéologie commune. Le reste vient de lui-même. L'accroissement des forces n'est plus qu'une question d'organisation: La mobilisation la plus étendue des forces militaires, la production la plus intensive, et la résistance spirituelle la plus forte, voilà la « guerre totale ».

En proclamant, au début de 1943, la guerre totale, l'Allemagne disposait encore d'importantes réserves humaines et de matières essentielles. Elle est maintenant décidée à s'en servir. Grâce à l'utilisation des femmes, la produc-

Dans l'agriculture

La paysanne est maintenant secondée par des femmes. Les entreprises d'horticulture ont congédié les hommes aptes au service militaire. Grâce aux femmes, des milliers de kilomètres carrés jadis affectés à la culture des fleurs ont été plantés de légumes. La production des légumes, dans les serres par exemple, a déjà été augmentée de 40%.

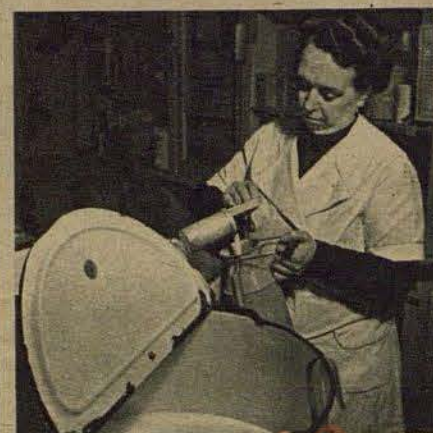
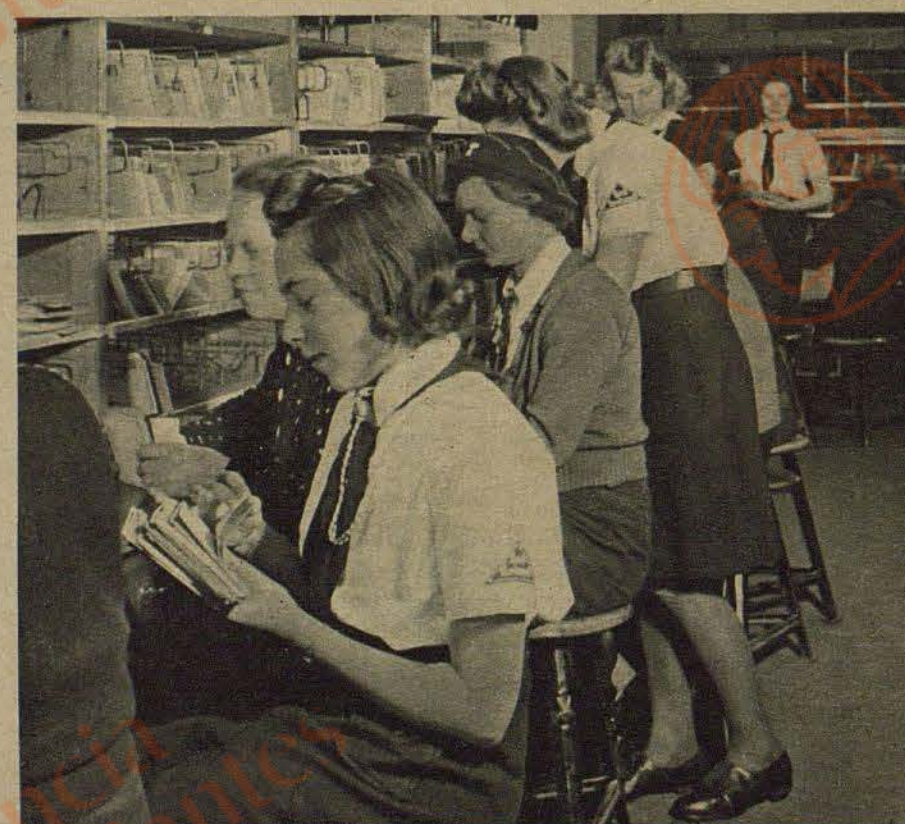


Recrues de la guerre totale

En mobilisant les femmes, on a pris toutes les précautions désirables: certaines ne travaillent qu'une demi-journée, le matin ou l'après-midi, selon leur désir. On veille à ce que le trajet entre la demeure et le lieu du travail soit aussi court que possible. Celles qui ont des enfants en bas âge ou des malades à soigner, ou d'autres devoirs envers leur famille, sont exemptées. Jusqu'ici n'ont été mobilisées que les femmes libres ou qui travaillaient dans les industries de luxe.

Dans les services de la poste

Aux lettres, téléphone, télégraphe et radio, les hommes ont été presque tous remplacés par des femmes.



LA FAMILLE WASSMANN

Une des six millions de maisons allemandes

LA FAMILLE WASSMANN

M. Wassmann (ci-dessus) a fait la guerre de 1914. Aujourd'hui il est contremaître dans une usine d'armement. Sa femme (au milieu) travaille pendant la journée dans une crèmerie. Leur fils (en bas) est sur le front de l'est, dans le secteur central.

LA FAMILLE SCHELLENBERG

M. Schellenberg est fonctionnaire. Il n'y a plus d'heures fixes de bureau. « Nous travaillons aussi longtemps qu'il est nécessaire pour satisfaire aux demandes », dit-il. Dans la journée, sa femme garde ses trois enfants et ceux des voisins.



LA FAMILLE SCHELLENBERG



LA FAMILLE CLASSEN



LA FAMILLE SCHULZ

LA FAMILLE CLASSEN

Le lieutenant Classen (à droite) est mobilisé depuis 1939. Parti simple soldat, il a gagné ses galons au front. Ayant terminé un cours dans une école de la Croix-Rouge, sa femme est aujourd'hui chargée de l'infirmier d'une usine à Berlin.

LA FAMILLE SCHULZ

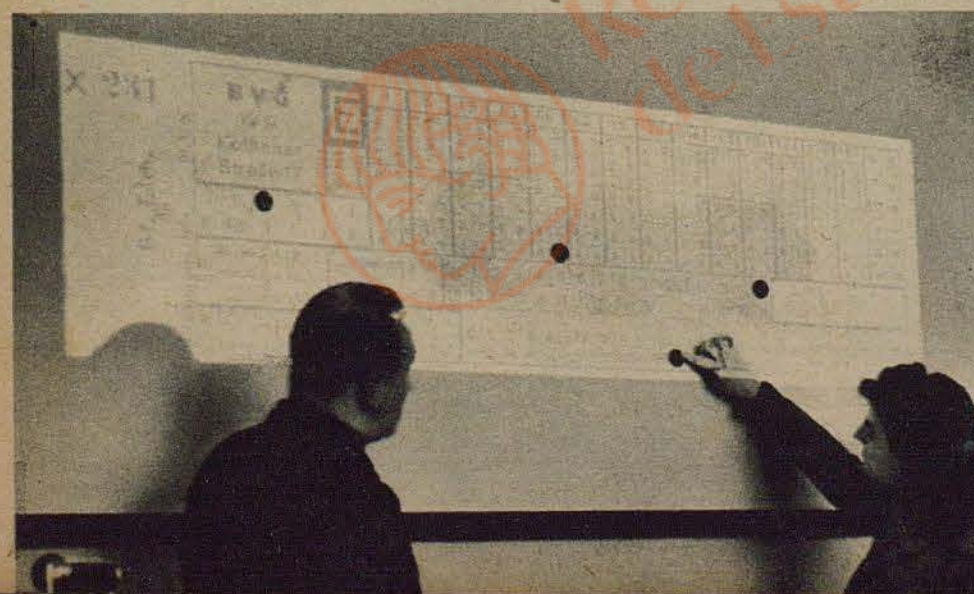
Le matin, Mme et M. Schulz se rendent tous deux en ville. Il est constructeur de machines; elle est secrétaire dans un bureau de l'armée. Bachelier et sorti de l'école navale, leur fils aîné a choisi l'arme sous-marine.



A Berlin... Dix grandes personnes et six enfants vivent là. Des dix adultes trois sont au front, six travaillent dans l'armement et une femme garde les enfants.

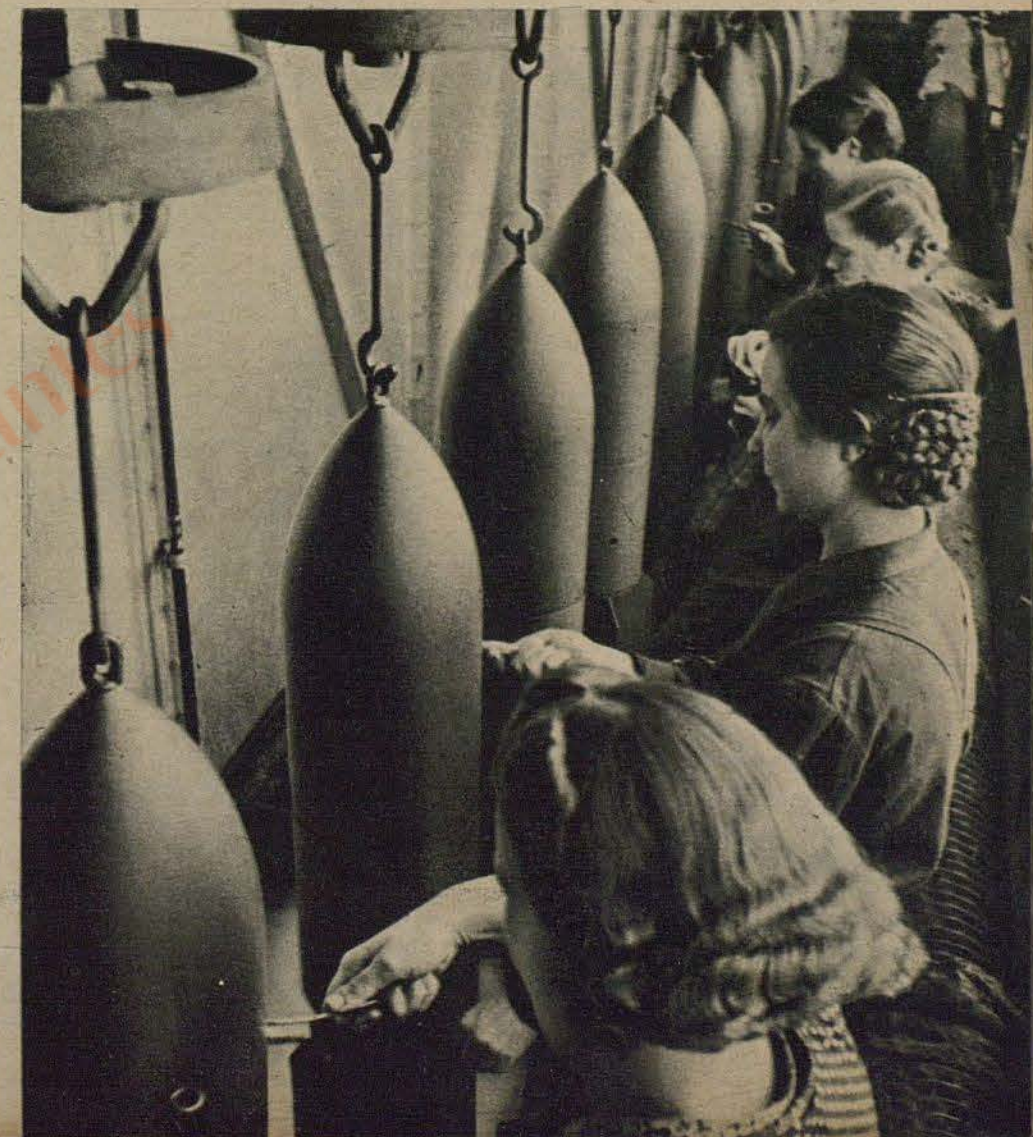
Dans le service des transports

Devant un gigantesque billet de tramway, la jeune recrue de tram apprend son nouveau métier. Toutes les lignes de métro et les chemins de fer emploient aussi des femmes à la place des hommes. Des milliers de femmes ayant leur permis touriste conduisent maintenant des voitures affectées aux besoins de la guerre.



Dans les industries chimiques et d'armement

Des milliers de femmes ont endossé les blouses blanches des laboratoires et des usines de produits chimiques. Les directeurs déclarent souvent qu'ils préfèrent les ouvrières aux ouvriers, les femmes étant supérieures aux hommes pour les travaux demandant une certaine habileté des mains. Elles aident à fabriquer des couleurs, du mazout, des médicaments, bref, les innombrables produits nécessaires à la vie d'une nation civilisée. Mais dans les industries mécaniques et d'armement (photo du bas), les femmes ne sont employées qu'à des travaux faciles.





Le résultat

Depuis des mois, les nouvelles recrues affluent dans les casernes. Par bataillons, régiments et divisions, ils vont former de nouvelles armées. Jusqu'ici, on les avait dispensés du service militaire, laissant à la vie économique un grand nombre d'employés et d'ouvriers de toutes branches.

Aujourd'hui, où le bolchevisme met tout en œuvre pour écraser l'Allemagne et l'Europe, où les autres adversaires dans leur île et au delà de l'Atlantique proclament leur volonté d'anéantir l'Allemagne, les femmes doivent prendre la place des hommes qui, désormais, serviront aux armées.

tion des industries de guerre a été accrue dans des proportions étonnantes. En outre, un nombre considérable d'hommes est ainsi devenu disponible pour l'armée. Au début de cette année déjà, les usines de produits chimiques employaient 55 femmes pour 100 hommes, au lieu de 35 auparavant; les usines de caoutchouc, 82 au lieu de 66; les fabriques de conserves, 66 au lieu de 35; les métiers d'arts graphiques, 47 au lieu de 23. Dans le commerce, dans les transports et dans les usines de papier, le nombre des femmes a été doublé. Et tout cela n'est qu'un commencement. Les bureaux du travail examinent soigneusement les femmes volontaires et leur donnent un travail adapté à leur désir et à leurs qualités. Des spécialistes constatent leur état de santé que les médecins des entreprises surveillent ensuite constamment.

Le but de cette mobilisation totale de toutes les forces de la nation allemande est de remporter la victoire finale sur le bolchevisme menaçant l'Europe, et de réduire à néant toutes prétentions étrangères à la domination du continent européen.

Correspondant de guerre F. Baas P. K.

Ce qui demeure

La musique et l'opéra, le théâtre et le film, le sport et les vacances, tous ces agréments de la vie sont non seulement conservés au peuple luttant pour son existence, mais encore plus en honneur que par le passé. Ils ne sont pas un luxe, mais des éléments de la civilisation défendue par l'Allemagne.



LA QUESTION

Où en est réellement le Japon? Un problème asiatico-européen

Un spécialiste des questions d'Extrême-Orient examine ici les diverses phases de la lutte entreprise par le Japon dans le grand espace asiatique, la cause de ses prodigieux succès ainsi que leur répercussion sur l'avenir européen.

AVEC les Philippines, la presqu'île de Malacca, la Birmanie et les Indes Néerlandaises, les Japonais conquièrent au cours de la première année de guerre un espace d'environ 3 millions de kilomètres carrés. Réunis en un seul bloc, ces territoires englobaient 5 fois le Reich grand allemand, 10 fois l'archipel nippon et 13 fois la Grande-Bretagne. L'espace conquis renferme plus de 7.000 îles. Par les Aléoutiennes, la conquête s'étend dans l'extrême nord jusqu'à l'Arctique; par les Salomon, jusque sous les tropiques de l'hémisphère sud. La distance comprise entre ces deux points extrêmes atteint plus de 60 degrés de latitude et correspond à peu près à celle s'étendant entre le cap Nord et le sud abyssin.

Malgré ses dimensions, la conquête s'est effectuée en un temps-record. Dix-huit jours seulement séparent le premier débarquement aux Philippines de l'entrée à Manille. Hongkong tomba au bout de dix-sept jours. En neuf semaines, toute la presqu'île de Malacca était conquise, y compris Singapour, la plus puissante forteresse maritime postée entre Suez et Panama. Quatre-vingt-dix jours après le début de la guerre, l'occupation des Philippines, de Hongkong, de la presqu'île de Malacca, de Singapour, de Sumatra, de la plus grande partie de Java et de quelques îles de l'archipel Bismarck, des îles Salomon et de la Nouvelle-Guinée était un fait accompli. Durant cette période, la majeure partie de la flotte américaine du Pacifique, toutes les plus grosses unités de l'escadre anglaise d'Extrême-Orient et la totalité de la flotte coloniale hollandaise étaient hors de combat. Et ce délai de quatre-vingt-dix jours était celui que s'était imparti le ministre de la marine américain Knox pour chasser les Japonais du Pacifique !...

Pourtant, le Japon en était à sa cinquième année de guerre avec la Chine, guerre qui lui avait coûté très cher en hommes et en matériel. Son industrie d'armement travaillait avec de maigres réserves de matières premières péniblement constituées. En carburant, ses stocks suffisaient à peine à couvrir la consommation de treize à quinze mois. Sa flotte s'élevait à peine à la moitié des forces navales combinées que l'Amérique, l'Angleterre et la Hollande avaient envoyées en Orient. Avec Singapour, Hongkong, Cavite, Guam, Wake et Midway, l'adversaire avait à sa disposition des bases de dé-

part supérieurement aménagées pour une grande offensive contre l'archipel nippon.

Du point de vue économique, les territoires conquis représentent un véritable trésor, eu égard à la pauvreté du Japon en matières premières. La Birmanie est le plus grand territoire exportateur de riz du globe. Avec l'Indochine, il est le grenier de l'Extrême-Orient, capable de remédier à toute situation déficitaire dans cette partie du monde. En même temps, la Birmanie est le plus grand producteur de minerai de tungstène, la matière première entrant dans la fabrication des aciers fins les plus indispensables. La Birmanie renferme en outre les plus importants gisements plombifères d'Asie orientale et est en mesure de livrer annuellement 80.000 tonnes de plomb raffiné — quantité qui couvre à peu près les besoins de guerre japonais. Avec les Indes Néerlandaises, le Japon s'est assuré les plus riches gisements pétrolifères de l'Extrême-Orient. L'extraction d'avant-guerre s'élevait, dans ces territoires, à environ 9 à 10 millions de tonnes, ce qui, joint à la production nationale, couvre pleinement les besoins de guerre japonais. En ce qui concerne le caoutchouc, le Japon s'est assuré 88 % de la production mondiale. Les Philippines, la presqu'île de Malacca et Bornéo disposent de réserves à peine entamées de minerais de fer, de zinc, d'étain, de manganèse, de chrome et de bauxite, qui pourraient, à eux seuls, satisfaire les besoins de guerre japonais, même en accroissant la production des armements. Toutes ces matières premières indispensables à l'armement se trouvaient avant la guerre à la disposition de l'ennemi. Les conquêtes japonaises constituent donc une perte sensible pour l'adversaire. Le Japon est même devenu, par ces conquêtes, économiquement invulnérable. En ce qui concerne les matières premières, il n'est pas de guerre, si longue soit-elle, qui puisse venir à bout de sa capacité de résistance économique: c'est un des résultats les plus marquants de la première année de guerre dans le Pacifique.

Idées et forces

Eu égard à leur envergure et au rythme auquel ils furent obtenus, des succès de cette sorte sont extrêmement rares. Quelle en est la cause? Les Japonais sont-ils particulièrement aguer- ris, doués pour la guerre et — comme



Chars légers japonais en action dans la jungle. La grande habileté dont ont fait preuve les chefs militaires japonais pour vaincre les difficultés des régions tropicales montre que les Nippons ont mieux su tirer parti des moyens de guerre modernes que maints autres pays à la technique hautement poussée.

le proclament les Américains — belliqueux? Car enfin la guerre du Pacifique n'est-elle par déjà pour eux la cinquante en cinquante ans à peine?

Comme tous les Asiatiques, les Japonais sont en principe « pacifistes ». En face de leurs records guerriers, cela semble paradoxal. Le Japonais moyen hait la chicane, la querelle et le désordre; il aime chez lui la vie paisible, et sa vie privée, très soignée, trahit de grandes préoccupations d'esthétique. C'est seulement dans les questions portant atteinte à la nation qu'il est sensible et intraitable, facile à offenser et décidé, pour se défendre, à recourir aux moyens les plus extrêmes.

Les Japonais sont un peuple politiquement très éveillé et très doué. Ils connaissent l'enjeu de cette lutte. Ils ont derrière eux une tradition deux fois millénaire, durant laquelle ils ont amassé un gros capital d'expérience politique, qui est, pour ainsi dire, déposé dans leur berceau à leur naissance. Un homme d'Etat ne pense et n'agit presque jamais, au Japon, en opposition avec les idées et sentiments des masses populaires. Il ne le peut d'ailleurs pas, car sa pensée et son jugement sont ceux de tout autre Japonais.

Suite page 30

La tour ardente

par notre correspondant de guerre Wolfgang Koerber (PK)

„Signal“ commence aujourd'hui la publication d'un reportage sur la campagne d'hiver 1942-1943. Il nous semble opportun, à la fin de cette campagne, de livrer au public ces notes d'un combattant qui rendent, d'une manière précise et vivante, toute la violence de la formidable lutte engagée à l'est, la plus dure qu'on ait jamais connue.

PAS un de nous ne l'oubliera, cette ville avec son puissant silo en briques rouge sombre dominant les rues de toute sa masse haute de cent mètres, pareille à une forteresse moderne. Au-dessus de la porte, on pouvait lire en grosses lettres de plâtre : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! »

Bien que la ville de Millerowo (Tarkanowa) ne fût ni belle, ni intéressante, nous la sentions liée à notre

sort. Pas une coupole d'église, aucun bâtiment artistique n'interrompaient la monotonie des rues toutes droites et des rangées de maisons qui allaient se perdre dans les champs de neige. La ville était tassée dans un creux de terrain et entourée d'une couronne de collines dénudées, c'est pourquoi on l'avait appelée : la ville dans la cuvette, ce qui n'était ni encourageant, ni avantageux pour sa défense.

Et c'est là pourtant qu'un seul groupe

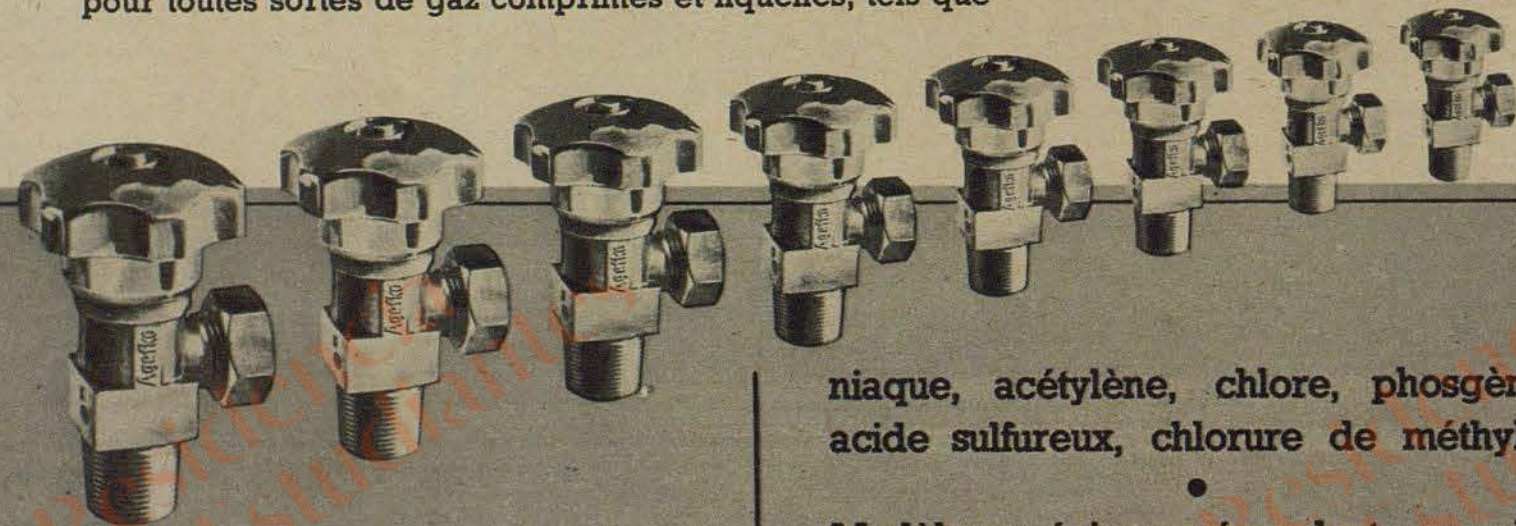
Un tableau typique de la campagne d'hiver à l'est telle qu'elle est décrite dans le reportage « La tour ardente ». C'est une lutte des plus pénibles contre la supériorité numérique de l'ennemi et contre l'hiver.



Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, ammo-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.

de combat, tel un brise-lames, a résisté au cours de l'hiver, pendant trois longues semaines, à l'assaut des bolcheviks qui venaient de franchir le Don et voulaient avancer vers le sud. La ville était importante en ce sens qu'elle était un point de jonction ferroviaire et que son aérodrome servait de tremplin aux bombardiers et aux chasseurs pour s'élancer vers le Don et le Caucase.

Un avion dans la fournaise

Les pilotes se pressent au poste de commandement d'aviation de O., où l'on reçoit les ordres de mission et d'attaque. On discute la route à suivre, on l'indique sur la carte.

— Mon lieutenant, vous allez sûrement à Millerowo. Ne pouvez-vous pas m'emmener ?

Le lieutenant von Axelmann, pilote de Junker, me regarde. Il a un visage très jeune et est vif comme un écureuil.

— Oui, c'est possible, mais vous devrez vous mettre à la mitrailleuse. Il peut y avoir de la casse, nous devons survoler les lignes soviétiques.

Une heure plus tard, je me trouve derrière la mitrailleuse du lourd transport Ju et examine la contrée. La machine rase de si près le sol qu'on n'a pas l'impression de voler, on croirait être assis dans une voiture de course. Toujours en rase-mottes, c'est la meilleure méthode pour cacher le « zinc » au regard de l'ennemi. Le pilote suit avec adresse les accidents

du terrain. Il descend les vallées, remonte les collines, passe à toucher les maisons et les arbres. De tous côtés, l'on ne voit que d'immenses étendues de neige qui se fondent dans la brume violette de l'horizon.

Un klaxon se fait entendre. Préparatifs de combat. Les bolcheviks sont au-dessous de nous, ils courent en tous sens. L'ombre géante de la machine glisse au-dessus d'eux et disparaît avant qu'ils aient pu comprendre. L'un d'eux nous envoie une rafale de sa mitrailleuse. Trop tard.

Nous voici déjà au-dessus de l'aérodrome de Millerowo, où l'appareil atterrit. Je descends et me trouve au milieu de la bataille ; la base est encerclée ; les obus éclatent. Partout, des détonations retentissent. C'est un accueil assourdissant. Les Messerschmitt torpilleurs à double commande atterrissent, prennent un chargement de bombes et décollent de nouveau au milieu des tourbillons de neige. La riposte ne se fait pas attendre. Les obus des chars ennemis tombent sur la piste de départ en soulevant un nuage blanc. Des taches noires restent sur la neige.

J'interroge un homme de l'équipage : — Est-ce toujours comme ça chez vous ?

— Oui, dit-il en riant, c'est toujours la même comédie, jour et nuit, depuis une semaine.

Et montrant du doigt, il ajoute : — Les chasseurs bolcheviks ! A une grande altitude, j'aperçois des

reflets argentés. Deux ailes sombres piquent sur l'ennemi. Un flocon de fumée sur le ciel bleu. L'ennemi a été touché, l'appareil tombe à pic derrière l'horizon, un nuage gris indique sa chute.

Le début. 2.500 hommes brisent la vague d'assaut bolcheviste

Huit jours auparavant, Moscou avait déjà annoncé, à grand bruit, la marche sur Millerowo.

Les haut-parleurs bolcheviks criaient : « Millerowo ! Nous allons anéantir l'ennemi qui l'occupe. »

Ils avancent avec leurs premiers chars, venant du nord-est de Bokowskaja. Les observateurs postés sur le silo aperçoivent des points noirs ramper sur la neige, semblables à une armée de punaises sur un drap de lit.

Tout le groupe d'aviation prend place dans les tranchées. Aucun n'est resté, tous sont là : les hommes du service à terre, les radios, les mitrailleurs, les motocyclistes, même les fourriers ; tous ont abandonné leur travail pour prendre le fusil. Les mitrailleuses de bord sont retirées des avions et installées dans les tranchées. Les servants de la D.C.A. badigeonnent encore une fois leur pièce avec de la peinture blanche, puis se postent aux aguets.

Dans le corps des motocyclistes, il y a 140 volontaires hollandais. On leur demande ce qu'ils veulent faire.

— Nous nous battons avec vous, répondent-ils.

Dès le premier instant, on est décidé à défendre la ville et la section d'aviation aussi longtemps que possible pour enrayer l'élan des chars et des troupes bolcheviks disposant de forces importantes. Entre temps, on améliore la défense du terrain encore insuffisante. Les positions sont reliées par des trous de tirailleurs et des postes de mitrailleuses alternés. Les pelles et les pioches ne pouvant entamer la terre durcie, il faut recourir aux explosifs pour arracher des blocs de terre. Par bonheur, des volontaires ukrainiens sont là, les « Dobrowolez », habiles à construire les positions.

Les chars soviétiques pénètrent dans la ville

Dans la nuit qui précède la veille de Noël, Willy, le chef artificier, est dans le bureau du dépôt de munitions. Tout à coup, il entend un roulement de plus en plus fort. Il se précipite sur la route qui vient de Bokowskaja, celle que les bolcheviks appellent la III^e Internationale. L'air est lourd, froid et humide.

Une silhouette géante se détache du brouillard. Elle avance lentement, avec un bruit infernal. Un char russe T. 34 ! Suivi d'un deuxième, puis d'un troisième.

— Nom de Dieu ! s'écrie Willy, et il alerte le poste : un sergent et dix hommes.

— Les gars, il faut faire quelque

chose. On ne peut pas les laisser rouler comme ça !

Entre temps, les colosses sont arrivés devant la gare. Ils s'arrêtent à une centaine de mètres. Des formes noires en descendent et commencent une conversation à haute voix. Ils allument même des cigarettes. Que peuvent-ils bien projeter ? Notre escouade est couchée dans la neige et guette.

— Feu ! murmure Willy, tout en appuyant sur la gâchette de sa mitrailleuse.

La réaction est surprenante. Les hommes, là-bas, se précipitent sur leurs chars et s'y glissent comme des singes, mais l'un d'eux est resté sur le terrain. Ils tirent quelques coups de feu autour d'eux, puis s'en retournent lentement comme ils étaient venus.

La première grande attaque

Il est 8 heures. Voilà déjà deux heures que l'aube a lancé ses premières lueurs à l'est, mais le temps est encore brumeux et froid. Vers 6 heures, une tempête de neige s'est déchaînée, barrant la vue et lançant ses flocons glacés sur les yeux et sur le visage.

Dans la tranchée centrale de la position 13, à environ 500 mètres au nord-est de l'aérodrome, se tient une sentinelle. C'est le maître-tailleur Kumperningkat, de la banlieue berlinoise, actuellement sergent mitrailleur. Camouflé sous un manteau blanc, le capuchon rabattu sur son casque, de la main droite il essuie, de temps en temps, le canon et la culasse de sa mitrailleuse, pour enlever la neige. Puis il prend sa jumelle et regarde devant lui dans l'immensité désertée de la steppe.

La tranchée a environ 8 mètres de long et s'incurve au milieu pour laisser un espace libre aux mitrailleurs. Des caisses pleines de chargeurs sont à côté. A une extrémité de la tranchée, dans un fortin sommairement construit et à travers lequel le vent s'engouffre en sifflant, la meurtrière étant seulement bouchée avec une toile de tente, sept hommes de la compagnie chargée du secteur sont assis en rond et se chauffent les mains à un petit poêle. A part l'adjudant Pracht, ancien combattant de la dernière guerre, aucun d'eux n'a encore été en première ligne. Durant ces derniers jours, on leur a appris rapidement à se servir des mitrailleuses et des grenades à main. Quelques heures d'exercice sur le terrain ont assoupli leurs muscles.

Le caporal Friedberg lève la tête. Son visage, éclairé par la flamme du poêle, se détache dans la demi-obscurité du fortin :

— Quel maudit trou ! s'écrie-t-il. Si les Russes ne viennent pas bientôt, je retourne au « Kolkhoze » ; là, au moins, on peut se battre...

— Un peu de patience, tonnerre, grogne Hirsemann, l'autre caporal, ils ne vont pas tarder à venir.

L'adjudant Pracht, horticulteur de Würzburg, aux tempes déjà grises, a appris que des chasseurs d'Autriche et de Bavière doivent venir en renfort.

Il paraît que ce sont des gars magnifiques, qui se sont déjà battus à Narvik et en Crète.

Il parle des jours pénibles et sanglants de 1918, alors qu'il combattait dans la boue des Flandres, à Paschendaele, abandonné de tous et ne sachant même plus pourquoi il se battait.

— Aujourd'hui, les choses sont plus claires. Si l'on n'aime pas mieux la guerre qu'autrefois, on sait au moins où l'on en est et pourquoi l'on se bat. On peut se représenter nettement l'avenir. On peut penser au pays, on le voit nettement devant soi et non pas sombre et confus comme autrefois. Cette Russie est vraiment un pays crasseux, mais, tout même, c'est un pays qui a sa grandeur et ses possibilités.

Hirsemann l'interrompt :

— Pour ma part, j'en ai plein le dos de la Russie. Si l'on ne me ramène pas de force ici, je jure bien de ne jamais y revenir en temps de paix ; j'aime mieux casser les cailloux sur les routes de chez moi.

Pracht a un geste irrité.

— C'est là justement qu'est la faute. Nous autres, Allemands, nous devons devenir un peuple qui comprenne les autres, sans quoi nous ne pourrions subsister. Il faut sortir de nos idées étroites. C'est très bien de ne pas s'en faire, mais ce n'est pas avec cette méthode qu'on fera l'Europe. Notre avenir dépend des grands espaces de l'est. Il faut apprendre enfin à voir grand et à agir de même. Quant à moi, je travaillerai volontiers ici et je réussirai sûrement à faire quelque chose.

Ils arrivent

De dehors, Kumperningkat crie tout à coup :

— A vos postes ! Ils arrivent !

Tous saisissent leurs fusils et se précipitent dans la tranchée. A gauche, derrière la montagne, on entend un fort bruit de moteurs. Tous scrutent le terrain, sur lequel la neige s'abat toujours en tourbillonnant. A droite, en avant de la tranchée voisine, s'élève une fusée rouge. Elle reste quelque temps en l'air, puis retombe lentement en s'éteignant. Une nuée d'énormes choucas noirs, les seuls oiseaux qu'on voie dans ce maudit pays, s'envole en criant et se disperse dans les airs. Voilà maintenant une autre fusée rouge, au bord de la colline. Le bruit de moteurs redouble. On ne voit rien encore, mais l'air tremble devant les yeux qui fouillent l'espace. Des points noirs s'agitent, montent et descendent. Des grondements se font entendre derrière eux. Les canons légers de la D.C.A. ouvrent le feu. Puis les choses se précipitent si rapidement que les hommes n'ont pas le temps de se rendre compte de ce qui se passe. Deux, trois chars de reconnaissance soviétiques s'avancent sur la colline. Le canon de la tranchée centrale mêle son tonnerre dans la bataille. Les Russes lancent autour deux les rafales jaunes de leurs mitrailleuses.

Le premier char de reconnaissance vole en éclats au milieu d'un épais nuage de fumée. Une longue flamme

jaillit du deuxième qui prend feu. Le troisième s'arrête au bout de quelques secondes et ne bouge plus. Des formes noires et jaunes sortent des chars et se jettent dans la neige.

Boum... L'obus d'un char éclate à trois mètres de la tranchée. Dégoûtant, ce sifflement de l'obus qui vole en morceaux.

— Cré nom ! s'écrie Pracht, je suis touché !

Il a appelé d'une voix sèche. Les nerfs tendus, il a reçu le coup sans le ressentir d'abord profondément, mais maintenant il gémit :

— Mon bras, mon épaule !

Sa manche est déchirée et pleine de sang, l'épaule a l'air en bien mauvais état. Déjà un camarade se penche sur lui et fait, de son mieux, un pansement de fortune. Dehors, l'enfer continue. Boum !... Boum !... Les obus des chars se succèdent. On les entend quand ils sont déjà là ou, comme dit quelqu'un, « lorsqu'on est déjà fichu ».

Un grondement formidable, un sifflement sourd déchirent les oreilles. A l'arrière, près du kolkhoze camouflé sous des buissons, une ligne de feu indique la position de deux canons de fort calibre qui commencent à tirer. Ils visent les chars. Les coups se succèdent. En face, on voit monter un nuage noir huileux.

— Un de touché ! s'écrie Kumperningkat, tout excité.

Presque aussitôt, une flamme s'élève à 50 mètres en l'air, suivie d'une détonation assourdissante. Le deuxième char a sauté avec toutes ses munitions. Tendus, les sept hommes de la compagnie n'ont pas encore pu se servir de leurs fusils. Le plus dur, c'est d'attendre et de ne pouvoir rien faire, cela use les nerfs. Le sentiment d'être entre la vie et la mort est comparable à la sensation acoustique causée par le sifflement énervant du vent sur les fils télégraphiques, ou par la vibration aiguë d'un violon. Enfin, on voit là-bas s'agiter des ombres noires. C'est l'infanterie descendue des chars et des camions, une troupe d'environ 40 hommes, qui se trouve à 500 mètres des positions allemandes. Plusieurs se donnent le bras et hurlent comme des sauvages.

— Ils ont l'air d'être entièrement ivres, remarque l'un des mitrailleurs.

En s'avancant, quelques-uns des bolcheviks tirent avec leurs mitraillettes, mais ils visent beaucoup trop haut.

Bien que sa blessure le fasse beaucoup souffrir, l'adjudant Pracht s'est redressé :

— Laissez-les s'approcher, viseur en place, pointez bien et restez calmes.

Il jette un coup d'œil vers Kumperningkat qui, à sa mitrailleuse, balaie tranquillement le terrain de rafales continues.

— Tiens, tiens, pense Pracht, le petit tailleur, qui aurait cru cela de lui !

Kumperningkat, lui, n'a pas le temps de réfléchir, autrement il s'étonnerait lui-même. Maintenant il doit tirer et jouer un rôle dans la bataille. Il regarde les Russes tomber devant la tranchée, tout le reste est oublié.

Un obus touche le fortin. Kumperningkat est le seul qui n'y prête pas attention. Il tire sans cesse jusqu'à ce que rien ne bouge plus. Il a déjà usé cinq chargeurs. Tout à coup, il remarque qu'il est seul dans la tranchée, un fusil brisé git sur le remblai. Friedberg et son camarade gémissent. Ils se sont entraînés dans le fortin, les autres sont étendus complètement muets. L'adjudant Pracht, se servant de son bras valide, s'est péniblement entraîné vers l'autre tranchée. Il veut sans doute aller chercher des renforts pour le cas où les bolcheviks reviendraient.

Kumperningkat remarque tout à coup que ses mains sont glacées. Il les frappe énergiquement contre sa poitrine. Puis, s'agenouillant auprès des blessés qui ont le visage couvert de sang, il leur enlève leur casque. Quelques camarades arrivent de la tranchée voisine.

Le cercle se ferme

La première grande attaque sur Millerowo a été repoussée. Ils étaient venus avec quarante chars, à la fois du nord, du nord-est et du sud-est. Treize chars ont été anéantis, entre autres quatre chars de reconnaissance et trois camions avec infanterie. Dans le ravin, au nord d'Ollenowka, les canons légers de la D.C.A. ont tué 300 Russes. Les hommes de la compagnie, les mitrailleurs, les radios et les motocyclistes se sont magnifiquement battus ; malheureusement un canon lourd de D.C.A. a été détruit par un coup au but.

Mais l'encercllement de la ville par les bolcheviks est presque total. Des renforts en matériel et en hommes arrivent continuellement là-bas. A l'est et au sud-ouest, installés sur les collines, ils peuvent observer une grande partie de la ville. Ils commencent à nous bombarder.

Les chasseurs alpins arrivent

Seule, la route qui mène vers le sud est encore libre. Le soir du réveil, les chasseurs alpins arrivent, sous le commandement du général Hans Kreysing, chevalier de la Croix de fer. Ce dernier avait sous ses ordres, en 1940, au cours de la bataille mémorable de Rotterdam, un corps de parachutistes qui réussit à s'emparer du fort Hollande.

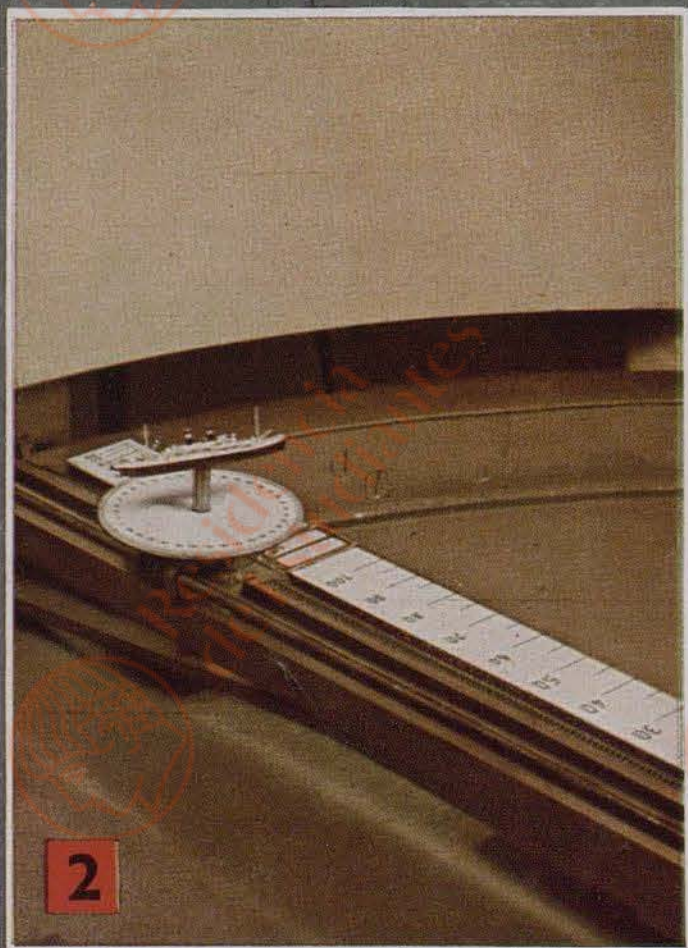
— La destinée amène d'étranges répétitions, dit-il en souriant au commandant de son régiment, le colonel Manfred. Autrefois, nous étions au milieu de l'ennemi et, maintenant, nous pénétrons dans une forteresse assiégée. Avec le temps, on se fait une réputation comme spécialiste pour les positions en hérisson !

Sa tête noble et fine rappelle celle d'un savant. Au-dessus d'un menton

(Suite page 23)

Le « loup des mers » en miniature. A l'aide d'un modèle de sous-marin en verre, on montre aux élèves, dans un bassin, comment s'opère la plongée du bateau. Cette photo se rapporte à l'article « L'école des sous-marins » qu'on lira aux pages suivantes. Cliché du correspondant de guerre Weizsäcker (PK).





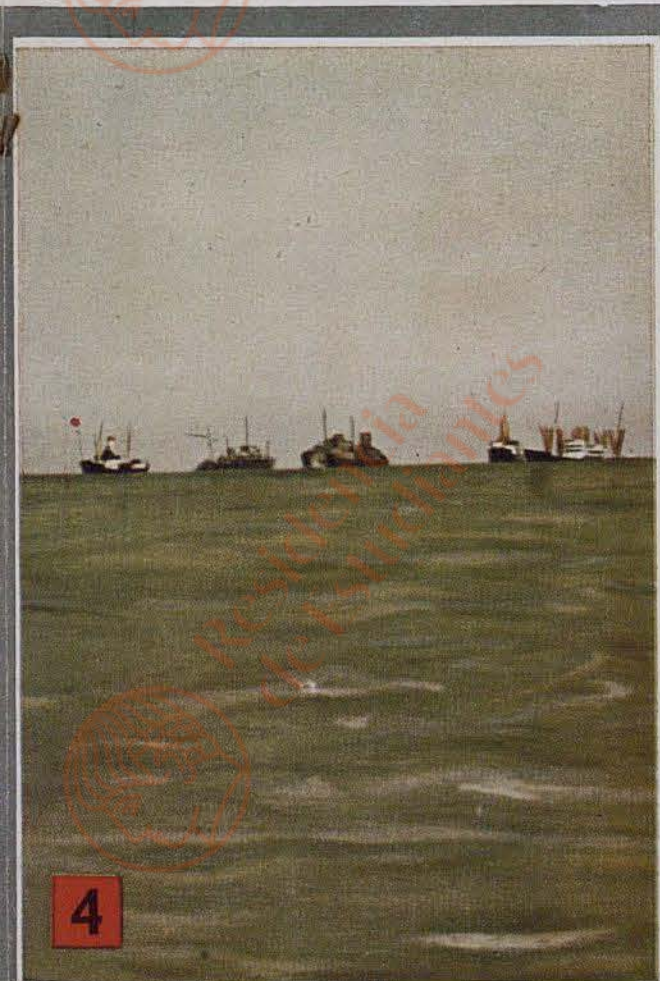
L'ECOLE DU SOUS-MARINIER

On forme les hommes pour
la chasse sur les mers

Les difficultés de la guerre sous-marine exigent une solide formation technique maritime. Dans plusieurs écoles de sous-marins, les futurs équipages reçoivent l'enseignement de commandants victorieux et de titulaires de la Croix de chevalier

- 1 Les équipages viennent de pénétrer dans la chambre de plongée, remplie d'eau. Ils s'exercent à sortir d'un sous-marin coulé
- 2 Sur la tourelle d'exercice, les élèves apprennent à se servir des instruments et à estimer la distance, la direction, la route suivie et le tonnage d'un navire.
- 3 Sur un plan quadrillé, on explique la formation d'un convoi.
- 4 Le convoi, tel que le premier lieutenant l'aperçoit dans le périscope. La tactique de l'attaque est enseignée à l'aide de petits modèles de navires déplacés à la main.
- 5 Pour toute éventualité: grâce à l'appareil de sauvetage, au « poumon artificiel », le sous-marinier peut remonter de grandes profondeurs. Le hublot est ouvert, un matelot quitte la «boîte de plongée».

Clichés du correspondant de guerre Weizsäcker





énergique se dessinent une bouche expressive et un nez délicat. Sous un front intelligent brillent deux yeux bleus profonds. La garnison, forte de 2.500 hommes aux écussons rouges et jaunes, est heureuse de l'arrivée des alpins. Maintenant, les Russes peuvent venir. Ils sont fiers aussi d'avoir pu repousser, à eux seuls, la première attaque de l'ennemi.

Le même jour, le colonel Syola arrive par avion. C'est à lui qu'on a confié la défense du secteur. Agé de 50 ans : « De 93, la meilleure année à vin », dit-il avec fierté. Il vient de la section télégraphique de la ville de O..., qu'il dirigeait, et se trouve brusquement aujourd'hui en pleine bataille. Dans le civil, il est professeur de musique.

Enfin, le dernier qui arrive dans la forteresse est le capitaine Geyser, accompagné du lieutenant Sussmilch. Il commandait une batterie à Voronej et prend maintenant sous ses ordres toutes les unités de D.C.A. à Millerowo. Le groupe de combat Geyser se reforme et devient le noyau de la défense. Le jour même, le commandant examine encore une fois le terrain et indique aux batteries leurs nouvelles positions camouflées et offrant le plus grand champ de tir.

Le problème de couvrir les 360 degrés du cercle de défense avec sept canons lourds et trois batteries légères est résolu. Les alpins ont heureusement amené avec eux quelques pièces lourdes qu'ils ont mises en batterie dans la ville même.

Ce sont là nos cadeaux de Noël. On n'a pas beaucoup le temps de fêter le réveillon. Pas de courrier et naturellement pas d'arbre de Noël. Chaque homme reçoit une bouteille de vin, c'est déjà quelque chose. Dans les maisons, on entend chanter et jouer de l'harmonica.

Mais, dehors, l'ennemi nous a entièrement encerclés. Le lendemain, l'avion de reconnaissance Henschel constate que la route du sud est maintenant fermée.

Millerowo est devenue une forteresse investie, une forteresse sans fort ni coupole blindée, sans fortin bétonné. Les installations de défense consistent en tranchées, en trous individuels, en nids à mitrailleuses et en abris souterrains. Mais dans ces trous il y a 7.000 hommes décidés à rester là où ils sont. Le général Kreyssing a donné l'ordre suivant : « Millerowo doit être tenu ! »

Chaque homme une forteresse

Tous se préparent à la défense. Aucun ne reste en arrière. On travaille jour et nuit à l'amélioration des positions. On perfectionne l'ancienne ligne en établissant des positions latérales et en creusant des sapes. Autour du centre d'aviation, on construit une seconde ligne de défense à la lisière de la ville. On répartit les réserves de choc.

Le ravitaillement en vivres et en habillement est organisé d'une manière exemplaire. Les vivres sont entassés dans d'immenses dépôts assurant l'approvisionnement de la troupe pour plusieurs semaines. C'est un miracle qu'on ait pu amener tout cela ici.

Et où en sommes-nous avec les munitions ? Nous en avons suffisamment.

Les alpins ont installé, près de la gare, un grand dépôt de munitions. La D.C.A. est aussi très bien approvisionnée. Les appareils Junker qui atterrissent tous les jours sur l'aérodrome nous apportent sans cesse de nouvelles cargaisons d'obus de tous calibres. A la périphérie de l'aérodrome, on a creusé de grands trous où sont entassées les bombes d'avions, dont quelques-unes de 500 et de 1.000 kilos.

Durant les jours qui suivent, les Russes attaquent avec une violence sans cesse accrue. Ils viennent de deux côtés à la fois et jettent dans la bataille toutes les armes et toutes les forces dont ils disposent : chars lourds et légers, artillerie, lance-grenades, canons antichars, « orgues de Staline », mitrailleuses et avions.

Jour et nuit, les rues de la ville sont sous le feu de l'ennemi. La nuit, ce sont les avions qui attaquent. Ce sont de vieux « coucous », mais ils peuvent être joliment désagréables. Ils tournent en rond au-dessus de la ville, lancent des fusées éclairantes et, immédiatement après, leurs bombes. Chaque nuit amène sur le terrain l'attaque d'une nouvelle vague d'infanterie bolcheviste. On ne sait jamais d'où l'assaut va venir, ce n'est pas un front ordinaire où l'ennemi ne peut venir que de face ou tout au plus de côté. Ici, l'ennemi est partout. La nuit, l'horizon forme toute une chaîne ardente de bouches à feu. Les flammes des mitrailleuses s'allument tantôt au nord, tantôt au sud, tantôt à droite, tantôt à gauche.

C'est la danse infernale des bolcheviks qui attaquent furieusement la ville, au milieu de laquelle la tour du silo, rouge ardent sous le feu des bombes, se détache dans la nuit. A plusieurs reprises, l'ennemi pénètre dans nos positions, il est sans cesse repoussé par nos contre-attaques. Le jour, nos avions torpilleurs, par vagues successives, vont bombarder les positions de l'ennemi. Les maisons tremblent sous l'explosion des bombes, des combats aériens se déroulent dans le ciel clair. La D.C.A. envoie dans les nuées son réseau de feu où les avions bolcheviks viennent se briser. En quelques jours, cinq appareils sont descendus, neuf chars ont été détruits.

Le capitaine Strohmeyer, un combattant de l'ancienne guerre, âgé de 52 ans, décoré de la médaille militaire en or, part en reconnaissance avec cinq hommes. A eux six, ils tuent vingt-cinq bolcheviks et rapportent quatre mitrailleuses lourdes, dix fusils, cinq pistolets automatiques et un grand nombre de grenades à main.

La D.C.A., les chasseurs alpins, les aviateurs, les radios et les mitrailleurs forment un ensemble cohérent et solide. Quand les hommes de la D.C.A. savent qu'à quelques centaines de mètres devant eux les chasseurs autrichiens et bavares sont installés, ils se sentent eux-mêmes plus solides à leur poste, et quand, d'autre part, les chasseurs entendent passer au-dessus d'eux les obus de la D.C.A., ils redoublent de courage pour tenir leurs positions et attaquer quand il le faut.

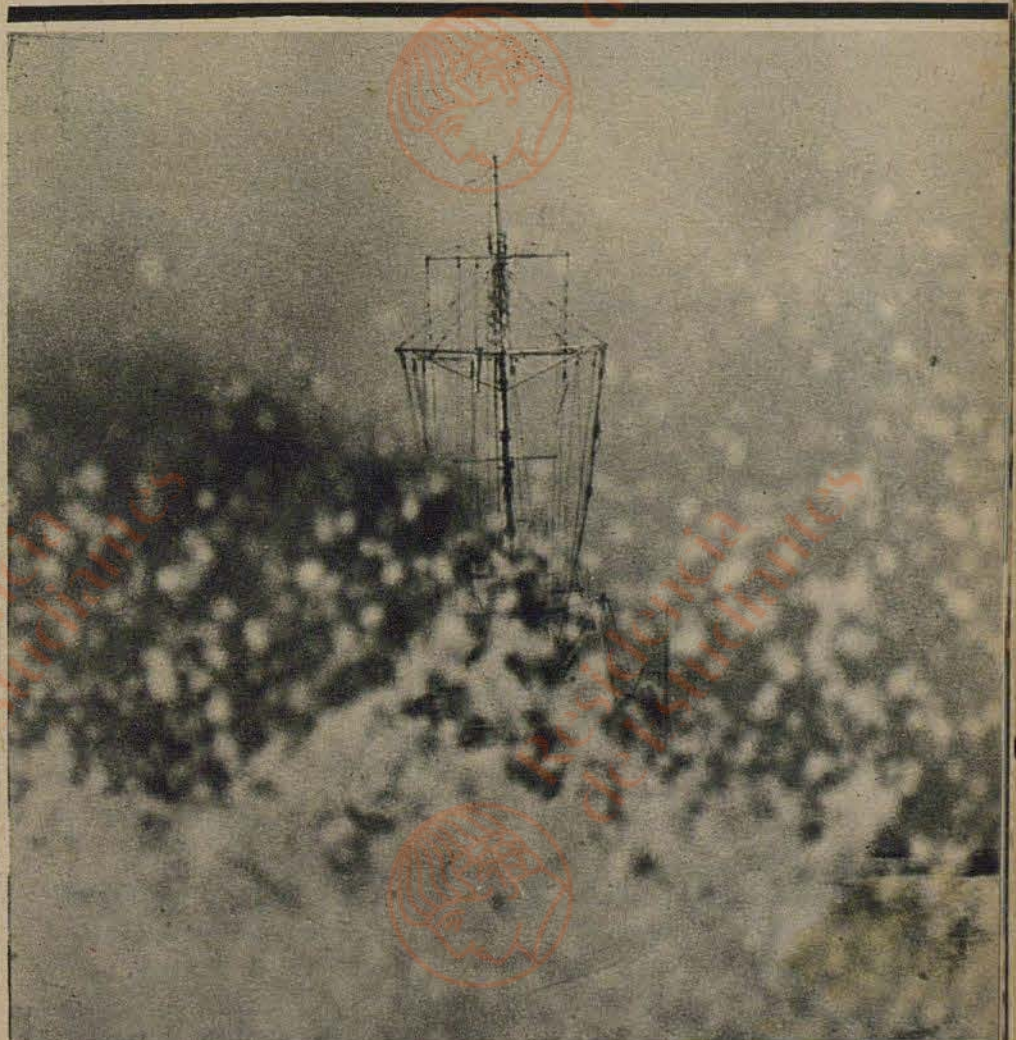
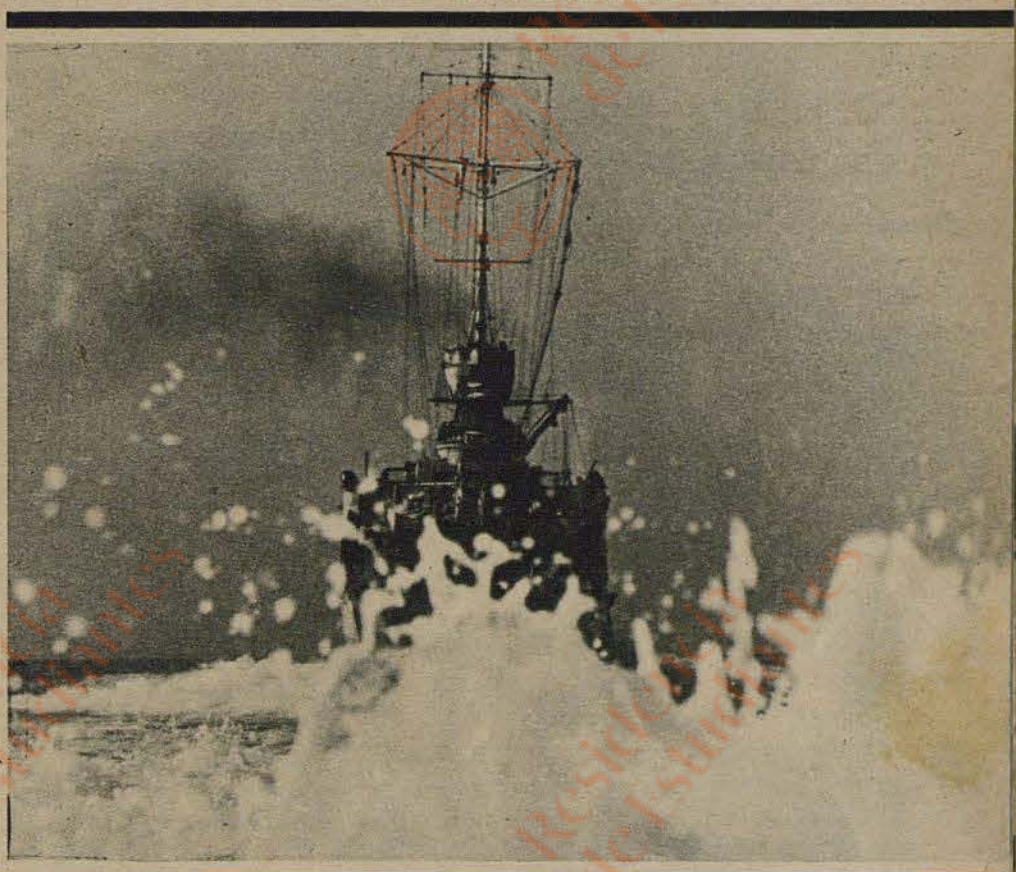
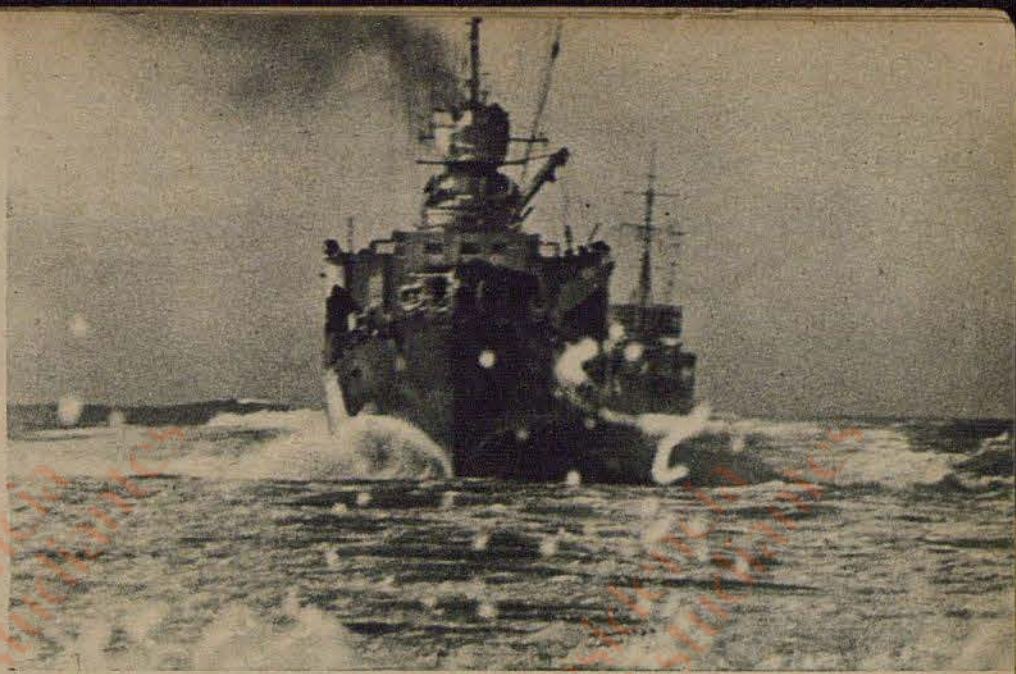
Un matin, le commandant en chef de la Luftwaffe, le général Korten, décoré de la Croix de chevalier, arrive en avion. Il visite les positions et complimente les défenseurs pour leur attitude :

— Vous êtes dans le point central de la bataille du Don, déclare-t-il, c'est de vous que dépend le sort de cette bataille.

(A suivre)

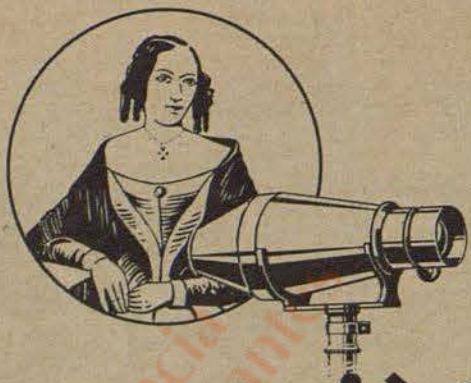
(Suite au prochain numéro)

Un commandant de sous-marin. Le capitaine de frégate Topp, décoré de la Croix de chevalier, avec épées et feuilles de chêne, est un de ces commandants de sous-marins qui ont remporté les plus grands succès. Son expérience est mise au service de l'Ecole des sous-marins. Cliché du correspondant de guerre Prost (PK.)



Torpilleurs en pleine vitesse. La vitesse aussi, compte parmi les moyens d'attaque et de défense du navire de guerre moderne, tout autant que ses canons et ses armes sous-marines, ou que sa cuirasse et son infrastructure. Elle permet au navire de surprendre l'adversaire et, profitant de l'avantage tactique, de remporter la victoire, ou, éventuellement, de se dérober devant la supériorité ennemie et de rentrer au port, même avec des marées.

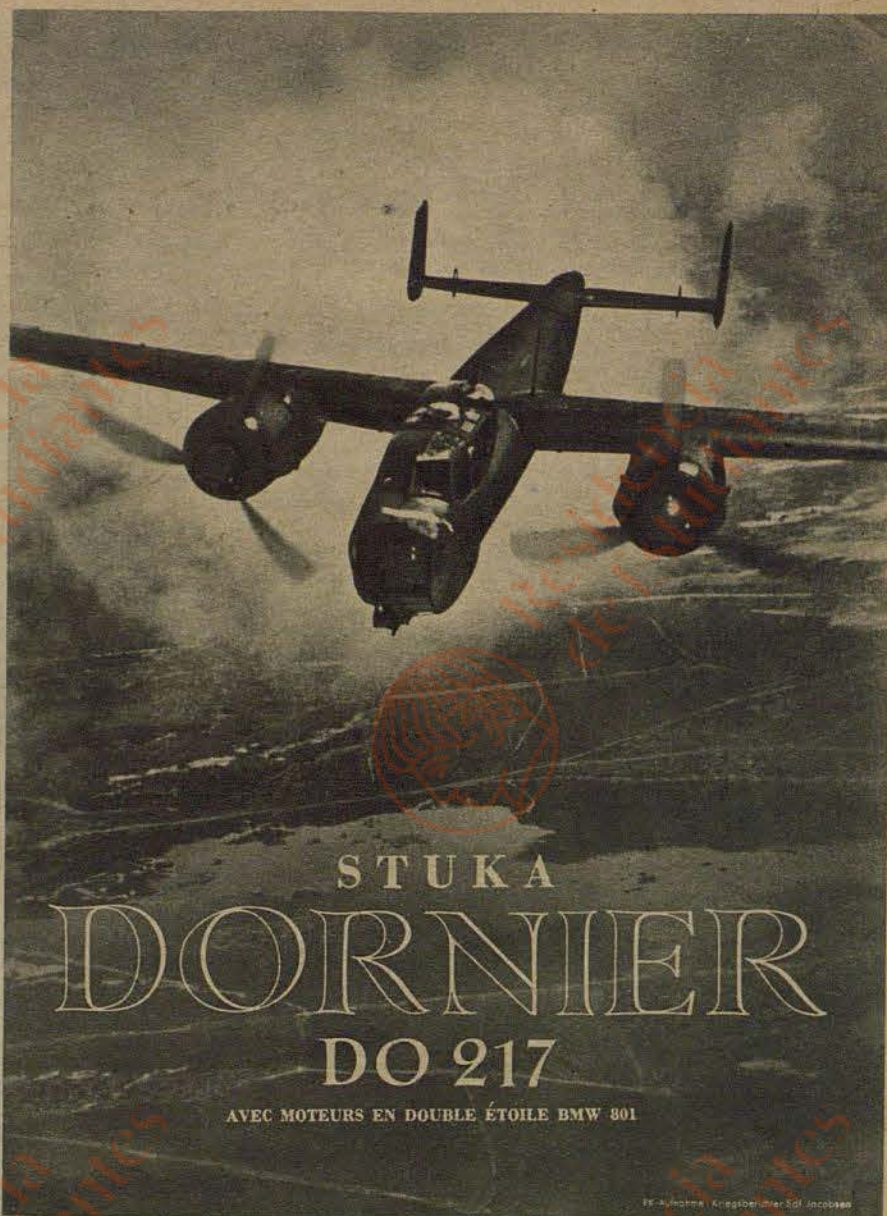
Correspondant de guerre Gerd Bötinger (PK.)



Un siècle



de photographie
Voigtländer



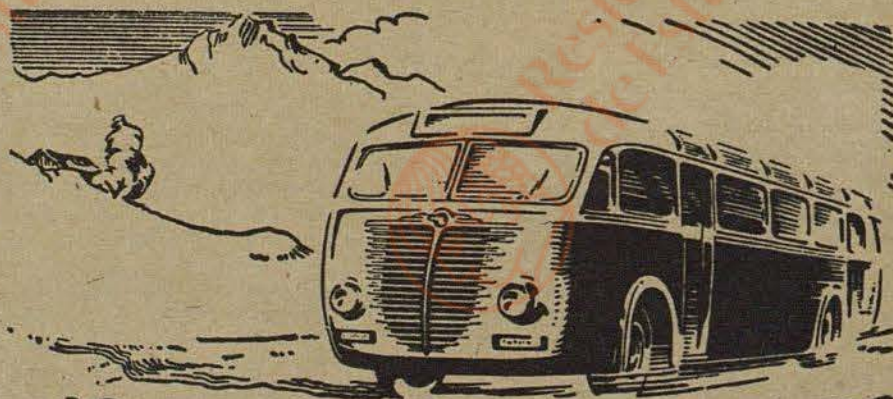
STUKA
DORNIER
DO 217

AVEC MOTEURS EN DOUBLE ÉTOILE BMW 801

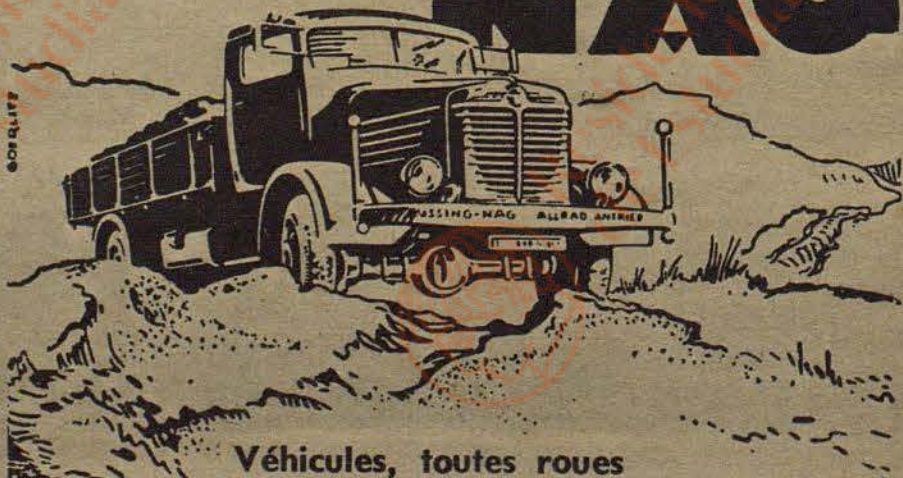
St. Augustin, Kriegsbüro 801, Jockisse

MERCEDES
Machines de bureau
A écrire • A calculer • Comptables

MERCEDES BÜROMASCHINEN-
WERKE AG • ZELLA-MEHLIS/TH.



BÜSSING
NAG



Véhicules, toutes roues

motrices, pour terrains difficiles

L'U.R.S.S. VUE PAR UNE ANGLAISE EN 1939

"Signal" donne ici l'essentiel d'un récit de voyage en Russie par Virginia Cowles, et publié en février 1939 dans le «Sunday Times», c'est-à-dire à une époque où l'Angleterre jugeait le bolchevisme avec plus d'objectivité qu'aujourd'hui. Ce n'est que maintenant qu'on peut se rendre compte du véritable but poursuivi par l'industrialisation à outrance du pays, évoquée dans cet article.

L'U.R.S.S. est en 1939 un laboratoire hermétiquement clos. La défiance envers l'étranger a conduit ce vaste pays à un isolement à peine imaginable au siècle des transports et de la radio.

Le grand poste de douane russe à la frontière polonaise est tout éclairé, plein de gardes et de fonctionnaires en uniforme, mais seuls deux courriers diplomatiques et un négociant anglais entrent avec moi dans le pays. Et lorsque je repartirai pour la Roumanie, je serai la seule à franchir la frontière.

Il n'y a pour ainsi dire pas de trafic voyageurs; quatre-vingt-dix pour cent des consulats étrangers sont fermés, et des nombreux ingénieurs étrangers, qui séjournaient il y a quelques années dans le pays, seuls quelques-uns sont restés, Américains pour la plupart.

Ce manque de contact avec le reste du monde est la conséquence directe de l'épuration. Comme beaucoup de Russes «liquidés» au cours de ces dernières années avaient été accusés d'entretenir des rapports avec les puissances capitalistes, aucun Russe ne veut plus maintenant s'exposer en se montrant en compagnie d'étrangers. La colonie étrangère de Moscou vit comme si elle était venue s'échouer sur une île solitaire. Aucun Russe ne peut pénétrer dans une ambassade sans une permission spéciale de la police. Et il ne s'y rend d'ailleurs qu'à contre-cœur, parce qu'il sait que sa visite pourra plus tard servir de charge contre lui.

Une voiture de police suit jour et nuit chaque ambassadeur. La vigilance des agents de la Guépéou est si grande qu'ils suivent les gens confiés à leur surveillance même dans leurs excursions à skis et leurs parties de campagne. Lorsque avec deux amis américains je me rendis à Léninegrad, une voiture de police passa le week-end à nous suivre dans nos visites aux musées; à Kiev, les agents nous emboîtèrent le pas jusque dans les catacombes du vieux couvent.

Bien que de libres relations avec les Russes soient impossibles, Moscou elle-même raconte son histoire. La ville présente de remarquables contrastes qui valent pour le pays tout entier.

En débarquant dans la capitale, on est frappé par les hauts et modernes bâtiments, les nouveaux ponts, les larges artères et le trafic de la rue. Puis on commence à observer les gens. La plupart d'entre eux appartiennent à la classe paysanne: les femmes, aux mains rouges et fortes, déambulent dans les rues avec des mouchoirs noués autour de la tête, tandis que les hommes, au visage barbu, portent des bonnets de fourrure leur couvrant les oreilles. Après avoir traversé une cour, nous entrons dans une maison de rapport et nous tombons dans un vestibule dix personnes dorment dans la même chambre. On remarque ensuite, devant les boutiques sales, les longues files attendant patiemment le lait, la viande, les légumes et autres produits.

Le magasin principal, inondé de lumière, où se pressent une foule de gens, accentue encore le contraste. On parvient à s'approcher des étagères qui sont abondamment garnies de parfums, de fleurs artificielles, de banjos, de dis-

ques de phono, et de jouets, mais on constate l'absence de chaussures, de bas de laine et de tissus.

En observant les contrastes de Moscou, avec son magnifique métro et ses magasins de chaussures vides, avec ses cinémas et ses logements surpeuplés, ses modernes orchestres de jazz et ses longues files devant les magasins, un Français s'exclama, en se prenant la tête à deux mains: «Mais c'est une façade!!»

L'effort d'aujourd'hui n'est autre que la continuation de la lutte entamée par le pays en 1928, avec le premier plan quinquennal; c'est la lutte pour l'industrialisation d'un immense pays agricole composé d'une douzaine de nationalités, la lutte d'un peuple demeuré en grande partie primitif. La majorité des travailleurs et des paysans vivent de pain (pour lequel on a établi un prix bas et invariable), de soupe aux choux et de bouillie d'avoine. Bien que les loyers soient, à Moscou, très modiques, il est impossible à un travailleur de louer plus de quelques mètres carrés. Souvent plusieurs familles s'entassent dans une même pièce. Quoique les membres du parti communiste jouent un rôle important, ils ont peu d'influence sur le gouvernement. Staline règne, il règne à l'aide de la police secrète. Les agents de la Guépéou constituent l'élément essentiel de chaque ville, village, fabrique et pour ainsi dire de chaque maison. Tout mécontentement est taxé d'«anti-communisme». Bien que la constitution soviétique proclame la liberté d'expression, on affirme dans un ouvrage publié il y a quelques semaines, intitulé: «Histoire du parti communiste russe», que la non-unanimité équivaut à la division, la division à la discorde, et la discorde au sabotage.

Le gouvernement soviétique industrialise le pays aux dépens du peuple. Les impôts sur le chiffre d'affaires sont si élevés qu'on estime qu'ils entrent pour 60 % dans la valeur de chaque produit acheté par le consommateur. La plus grosse partie des recettes est investie dans l'industrie lourde; le reste est employé à la fabrication des marchandises vendues dans les magasins.

Par vagues successives, l'épuration a frappé les milieux politiques, l'armée, la marine et l'industrie, et jusqu'au plus modeste foyer. Ici, la jalousie, l'ambition, les divergences d'opinion et les rivalités de personnes entrèrent en jeu.

Les journaux soviétiques sont remplis d'anecdotes sur le chômage en Angleterre et en Amérique, et sur la cruauté capitaliste. La majorité des Russes croient effectivement être le peuple le plus heureux de la terre; d'aucuns mêmes, avec lesquels je me suis entretenue et dont des parents venaient d'être emprisonnés ou déportés, semblaient aussi partager cette opinion. Virginia Cowles («The Sunday Times», London, numéro du 19 février 1939).

Comment ils vivent. Déjà en pleine paix, de longues files d'acheteurs stationnaient devant les magasins d'approvisionnement, sans qu'aucun d'eux pût recevoir selon ses besoins. «Pendant vingt ans — écrivait récemment le journaliste américain Graebner dans le «Daily Mail» — le peuple russe a enduré, pour que son pays se préparât à la guerre, d'indicibles privations.



Comment ils sont logés. Dans toutes les villes soviétiques, les soldats allemands trouvèrent des logements d'une seule pièce, munies d'un seul foyer, où s'entassaient trois familles et parfois davantage. L'État soviétique armait et se souciait peu de ses ressortissants.



Comment ils sont «liquidés». Photo prise durant un grand procès intenté à de soi-disant saboteurs et suspects dont les Soviétiques se débarrassèrent au cours de retentissantes «épurations».



LE SECOURS NATIONAL

agit



AIDER LE SECOURS NATIONAL A

agir

C'EST AIDER LA FRANCE A

revivre

LE LAXATIF DÉPURATIF

**GRAINS
de VALS**

est en vente comme
toujours dans toutes
les pharmacies

PRIX DE VENTE :

7 Fr. 30 le flacon de 30 grains

**Laboratoires Noguès
7, Rue Galvani, Paris**

SEULE LA MÉTHODE A. B. C

permet à un débutant de réussir des
croquis d'après nature dès la pre-
mière leçon.

La Méthode A.B.C. de Dessin connaît
en 1942 le même succès qu'il l'accueil-
lit en 1919... Car elle demeure la
Méthode essentiellement moderne.

EN QUOI ?

Parce que, s'attachant à développer ra-
pidement la personnalité de chaque élève,
elle rejette pour cette raison le pro-
cédé désuet de la copie ;

Parce que, de ce fait, elle s'adapte à l'é-
volution de la vie, aux goûts, aux modes,
aux besoins de notre époque où le Dessin tient une
place importante et si
justifiée.



**LA MÉTHODE A.B.C. EST
MODERNE PARCE
QU'ELLE EST VIVANTE**

Brochure gratuite
Ecrivez à l'adresse ci-
dessous pour deman-
der la brochure de
renseignements (join-
dre 5 frs en timbres pour
frais). Spécifiez bien le
cours qui vous inté-
resse : Cours pour En-
fants ou pour Adultes.

Croquis puissant, réalisé au
pinceau par un de nos élèves,
aujourd'hui notre collaborateur

ÉCOLE A.B.C

(SERVICE C.W. 4)

Z. O. : 12, rue Lincoln, PARIS-8^e
Z.N.O. : 6, rue Bernadotte, PAU (B.-P.)

L'ENNEMI HEREDITAIRE

EN prenant son métro, son tram ou son train de banlieue, le Berlinoïse d'aujourd'hui, près de trois ans après l'armistice franco-allemand, a souvent l'occasion de se souvenir des leçons de français de jadis, au collège. Côte à côte avec les Allemands, des milliers de Français et de Françaises se rendent dans les usines, les ateliers ou les bureaux, au travail commun. En France, dans les centres industriels, d'autres milliers d'ouvriers participent activement à la production des armes dont l'Europe a besoin pour la lutte décisive.

Au début, cela n'allait pas toujours sans difficulté. Des années durant, les éternels perturbateurs, Anglais et Juifs, avaient semé la méfiance contre les « nazis ». La colère contre les vainqueurs, bien compréhensible d'ailleurs, jointe à la sympathie pour les Anglo-Américains, persistante malgré toutes les désillusions et qu'on dissimulait à peine, contribuaient toujours à détruire l'entente qui commençait à naître. Peu à peu, cependant, on fut amené à reconnaître que la véritable ennemie n'était pas l'Allemagne. Les Français ont pu se rendre compte par leur propre expérience que « la barbarie des hordes nazies » n'était qu'une parole d'excitation des adversaires de l'Axe. A l'aspect des quartiers d'habitation et des monuments français détruits par les attaques des avions anglais, on se souvient de toutes les considérations qu'avaient eues les Allemands pour la population civile, ainsi que pour les œuvres d'art. La cathédrale d'Amiens en est témoin. Lorsqu'on demande à un Français pourquoi il a fait l'exode, il ne répondra souvent que par un sourire un peu gêné. Aujourd'hui, il n'en trouve plus la raison, ni la justification. Ce n'était

que la propagande britannique qui l'avait influencé.

Lors de la tentative de débarquement des Anglais à Dieppe, les Français eux-mêmes aidèrent énergiquement les Allemands à repousser l'ennemi commun. La récompense fut la libération d'un grand nombre de prisonniers natifs de cette région. Voilà une preuve indéniable que l'entente commence à s'affermir. Il en est encore de meilleures : des Français idéalistes ont pris les armes contre les Soviétiques, ennemis du continent. Ces hommes ont reconnu le danger qui menace non seulement leur pays, mais l'Europe entière. Ils agissent conformément aux paroles prononcées à la radio par M. Bonafant, secrétaire général au ministère des Informations, déclarant : « Il ne s'agit plus aujourd'hui de politique, il importe peu d'appartenir à la droite ou à la gauche, lorsque le sort de notre civilisation est en jeu. Les Français doivent enfin comprendre que tous, ceux de gauche comme ceux de droite, risquent de perdre, demain, tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. »

Au début de cette année, la Légion française a été officiellement reconnue par Vichy.

Dans les nombreuses guerres des siècles derniers, le sang français a été versé sans compter. Dans la plupart des cas, l'adversaire était l'Angleterre, ce qu'on paraît avoir oublié en France depuis l'entente cordiale de 1904. Chaque fois que la France et surtout sa flotte menaçaient de redevenir puissantes, l'Angleterre intervenait. Les grands marins français couvrirent de gloire les trois couleurs. Suffren, Dupleix, de Court, Napoléon furent témoins que la véritable ennemie de la France était la Grande-Bretagne. Depuis toujours, l'Angle-

terre s'est montrée une adversaire avide et déloyale ; aujourd'hui, au cours de la deuxième guerre mondiale, elle agit en amie cruelle et sans scrupules. Comme jamais dans l'histoire, l'Angleterre se révèle telle qu'elle est véritablement. Pour la première fois peut-être, elle a levé le masque, s'apercevant que son alliée ne pouvait plus lui être utile et ne lui fournirait plus de chair à canon. Jusqu'ici, elle l'avait « aidée » en laissant ses « gentlemen » d'outre-Manche s'amuser dans les restaurants et boîtes de nuit de Paris, pendant que le poilu se battait et mourait sur le front. Les divisions promises n'arrivaient pas et les derniers « touristes » anglais s'embarquaient bientôt à Dunkerque, empêchant, par la force, les soldats français de gagner les bateaux et les rejetant dédaigneusement dans les flots.

Peu avant la débâcle, les Anglais se montrèrent dans toute leur brutalité. Churchill, porte-parole et fossoyeur de l'empire britannique, offrit à la France une union intime avec l'Angleterre, c'est-à-dire de devenir un dominion, colonie d'exploitation pour l'Angleterre. La flotte française devait être réunie à la marine anglaise. On reconnut alors le dessous des cartes. Plus de doute possible : le mobile de l'Angleterre n'était point son amitié pour le peuple de France, mais son impétueux désir de s'emparer, sans peine, de l'empire français et d'acquiescer, sans frais, les bâtiments français, renfort opportun pour la marine britannique en déclin. Ce dessein échoua. Et vis-à-vis des navires français, l'Angleterre tient le rôle de l'escroc dupé. Car, entre-temps, les Etats-Unis, ayant déjà hérité d'une partie de l'empire français, viennent de s'emparer du « Richelieu » à Dakar.



Volés par les Anglais. Navires de guerre français saisis dans un port anglais. Conduits dans des camps de concentration, officiers et équipages furent enrôlés de force ou faits prisonniers.

et de le conduire en Amérique. Aujourd'hui, l'Angleterre regrette le butin perdu. « Brazzaville », le poste d'émission anglais en Afrique, estime que « la manière par trop maladroite de l'Amérique » pourrait bien « réveiller » le peuple français « de ses illusions ». On voudrait bien épargner ce réveil aux Français combattant à côté des Anglais, pour ne pas perdre à nouveau une chair à canon si bon marché.

Ainsi, l'espoir anglais ne s'étant pas réalisé en 1940, l'Angleterre donna libre cours à sa fureur en bombardant brutalement les villes françaises et en exécutant sur Oran en juillet 1940, une attaque absolument absurde qui coûta la vie à plus de mille marins français. L'Allemagne a parfaitement compris les sentiments éprouvés alors par la nation française. L'action sur Dakar, en automne 1940, ne fut que la suite des « marques d'amitié » témoignées à l'ancienne alliée.

Pourtant, on trouve encore des Français abusés par la propagande anglaise et par les « promesses généreuses » des adversaires de l'Axe qui ont toujours excellé dans le genre. Il y a aussi les traîtres qui se donnent tout entiers à l'amitié britannique. L'exemple de de Gaulle est significatif. Obligée d'obéir au désir et à l'ordre des Etats-Unis, l'Angleterre abandonne froidement son ancien favori et accepte de porter Giraud au premier plan. Tandis qu'en Afrique du nord, les troupes françaises, mal équipées, se battent sur le front, les Américains s'installent à leur aise dans l'interland et organisent l'occupation définitive du pays. On raconte que le Juif La Guardia, maire de New-York, intrigue pour obtenir le poste de gouverneur général en Afrique. Là, les Français se battent pour l'impérialisme américain et non pour leur patrie, comme on essaye de le leur faire croire. Pendant ce temps, les soldats américains se servent de leurs chars pour se rendre au cinéma ou au café.

Maintes fois dans le passé, on avait essayé de combattre, littéralement, jusqu'au dernier Français. Déjà, en 1936, Bullitt, ambassadeur des U.S.A. à Paris, parlant hypocritement de l'amitié inaltérable des Etats-Unis pour la France,

de leur unité devant les vicissitudes de la fortune, engageait Daladier, tout confiant, à faire la guerre. En janvier 1941, Leahy, successeur de Bullitt, essayait à Vichy d'empêcher la collaboration des Français avec l'Europe, se servant de toutes sortes de séductions, de pressions et de menaces. En mai 1942, il quittait Vichy. Murphy, son adjoint, appuya le traître Darlan, en envoyant des espions et des « experts commerciaux » en Afrique du nord. Son unique but était de voler les colonies françaises et de jouer, en même temps, un bon tour à l'Angleterre. Un autre exemple des intentions réelles les Anglo-Américains est fourni par la Martinique. Depuis novembre 1942, Sumner Welles a suspendu le ravitaillement — moyen de pression favori des « démocraties chrétiennes » — sous prétexte que l'amiral Robert, fidèle au gouvernement de Vichy, se refuse à livrer l'or français, ainsi que les cargos, d'une jauge globale de 71.000 tonnes, ancrés à Fort-de-France. Les alliés de naguère, qui promettaient monts et merveilles, se sont révélés de rapaces bandits. Ils se soucient fort peu du peuple français, l'estimant tout juste bon à mourir pour leurs buts.

Peut-être aurait-on pu le comprendre si l'Allemagne, se souvenant du traité de Versailles, avait dicté des conditions aussi excessives. Mais jamais la bonne volonté des Allemands et leur estime de l'esprit guerrier animant l'armée et la marine française n'ont trouvé une expression plus nette que dans les conditions d'armistice faites par le Führer. Jamais vainqueur ne s'est montré plus généreux. L'Allemagne pouvait librement envahir la France jusqu'au littoral méditerranéen. Et nulle force n'aurait pu l'empêcher de s'emparer de la flotte française.

A tout cela, l'Allemagne a renoncé, le désir mesquin de vengeance lui étant totalement étranger. Elle ne songe nullement à satisfaire des sentiments despotiques. En regardant au delà de ses propres frontières, elle pense à une Europe nouvelle, à laquelle toutes les nations devront participer. Une autre raison qu'on laissa sous silence fut l'estime toujours témoignée par le soldat allemand à son valeureux adversaire et à une flotte

ayant une grande tradition. L'Allemagne était persuadée que la marine de guerre française, dont le chef le plus représentatif était Darlan, accomplirait, fidèle à sa promesse, la tâche qui lui avait été confiée. L'Allemagne respecta les sentiments du peuple français qui avait toujours considéré sa flotte avec une affection toute particulière. Elle comprit parfaitement le sens des paroles alors prononcées, affirmant que « les vaisseaux français ne devaient jamais tomber en mains étrangères ». Elle partagea l'indignation des Français lors de l'internement illégal des bâtiments à Alexandrie.

Pendant près de deux ans, l'Allemagne ne toucha pas à la marine française. Mais, un jour, ce fut le coup de théâtre de la trahison de l'amiral Darlan, représentant du chef de l'Etat. Darlan voulait faire passer aux ennemis de l'Europe les possessions françaises d'Afrique. Ce qui entraîna aussitôt l'occupation des côtes françaises de la Méditerranée, nécessaire pour empêcher un débarquement des Alliés. L'accord du 11 novembre 1942 stipulait expressément que Toulon devait être excepté de cette occupation. Là encore, l'Allemagne était persuadée que, fidèle à sa promesse solennelle, la marine française combattrait pour défendre le port contre un débarquement éventuel ennemi, ce que, d'ailleurs, quelques unités avaient déjà fait lors du débarquement des adversaires de l'Axe en Afrique du nord.

Une grande partie de la flotte restait, en effet, fidèle au Maréchal et paya, par des pertes considérables, son obéissance à l'ordre de se défendre contre l'attaque des Alliés. L'Allemagne voyait ici la preuve que la marine française restait fidèle à sa résolution de ne laisser tomber aucun navire entre des mains étrangères. Par contre, on n'ignorait pas que quelques unités étaient fortement tentées de passer à l'allié d'autrefois ou de rester passives en cas de débarquement anglo-américain sur la côte méridionale française.

Aussi, lorsqu'ils commencèrent à se douter de la duplicité de l'amiral Darlan, les Allemands ne manquèrent-ils pas de se dire qu'en conservant leur confiance en l'accord conclu et en



Détruit par les Anglais. Le 3 Juillet 1940, une escadre anglaise attaquait Oran et coulait le cuirassé "Bretagne". Cette attaque trahisse coûta la vie à plus de mille marins français.

Kobel
25, AVENUE MATHISON
PARIS

L'hygiène et les soins du visage gardent à la peau sa fraîcheur, sa jeunesse... et les poudres légères, les fards nuancés, les fonds de teint lumineux de l'Institut de Beauté ROBEL en rehaussent la beauté, lui donnent l'éclat et cette expression impalpable et subtile: le charme.

TOUTES LES CARRIERES → DU SECRETARIAT

Medical - Juridique
Littéraire - Commercial

SECRETARIAT DE DIRECTION
Inscriptions toute l'année

ECOLE SUPERIEURE DE SECRETARIAT

40, rue de Liège - Paris 8^e
Tél. EUROPE 58-83

M. Brunet & Co.
COGNAC

L'INSTITUT MODERNE POLYTECHNIQUE
prépare par correspondance aux plus belles

situations

son GUIDE
ELECTRICITE
AVIATION
BETON ARMÉ
AUTOMOBILE
CHAUFFAGE CENTRAL

GRATUIT vous donnera
un aperçu de la situation
enviée et rémunératrice que vous pouvez vous créer
après quelques mois d'études agréables CHEZ VOUS
SPECIFIEZ LA BRANCHE PRÉFÉRÉE A
I.M.P. 15, A'VICTOR HUGO Boulogne/Seine

Les annonces

pour l'Édition

Française de

Signal

sont reçues à

Europe
PUBLICITE

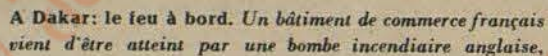
1. Place du
Théâtre-Français
PARIS 1^{er}

L'AVENIR
EST A **L'ELECTRICITE**

SOYEZ ELECTROTECHNICIEN
CHEF DE TRAVAUX
DIPLOMES PAR L'ETAT . ENSEIGNEMENT
PROFESSIONNEL THEORIQUE ET PRATIQUE
PAR CORRESPONDANCE

ECOLE MODERNE DE T.S.F.
3, Rue Laffitte, 3 - PARIS

DEMANDEZ LE GUIDE GRATUIT N° 50
Manuel dépannage 25 fr. } Port 9 fr.
Dictionnaire de T.S.F. 15 fr. }



Dans ces conditions, il aurait été inutile et dangereux d'annuler l'accord, de faire une enquête officielle ou de demander des explications. Les puissances de l'Axe devaient nécessairement modifier sans délai la situation, si elles ne voulaient pas courir le risque de laisser une porte ouverte à l'entrée des Alliés sur le continent. En outre, peu de temps avant le débarquement des Anglo-Américains en Afrique du nord, Darlan venait de passer en revue la flotte de Toulon. L'escadre française de Dakar avait été mise à la disposition des puissances ennemies. Enfin, on avait invité la flotte de Toulon à suivre cet exemple, Darlan promettant même que des forces anglaises prêteraient leur aide à une tentative de fuite. Peu après, il reconnaissait à la radio avoir eu l'intention de faire passer à l'adversaire l'escadre de Toulon, ne dissimulant point son regret d'avoir vu s'écrouler cet espoir.

L'Allemagne n'a rien perdu à Toulon, n'ayant jamais eu l'intention de se servir de navires étrangers. Ce sont les adversaires de l'Axe qui ont été déçus. Et c'est la France qui doit supporter la perte, n'ayant plus le moyen de défendre son empire. Mais l'essentiel, c'est de sauver l'Europe des puissances ténébreuses à qui l'Angleterre et les U.S.A. se sont livrées. Nous espérons que, stimulée par sa volonté de vivre, la nation française sera bientôt prête à contribuer avec de plus en plus d'ardeur à atteindre le but pour lequel les peuples du continent luttent et travaillent : libérer l'Europe nouvelle de l'esprit du mal : de l'Angleterre, la véritable « ennemie héréditaire » de toutes les nations européennes.

A black and white photograph of the SS United States, a fast mail liner, sailing on the ocean. The ship is viewed from the side, showing its three funnels and multiple decks. The water is choppy, and the sky is overcast.

L'Allemagne apporta sa contribution au dictionnaire en généralisant l'idée et en lui donnant une forme plus objective. Le premier dictionnaire allemand, le « Brockhaus », parut vers 1800, à Leipzig. Puis tandis que paraissaient, en France, « L'Encyclopédie des gens du monde » (1833-1841), « L'Encyclopédie du XIX^e siècle » et le « Dictionnaire de la conversation et de la lecture » (1851-1856), on publiait, en Allemagne, le « Lexique universel Pierer », suivi du « Grand dictionnaire Meyer » (1840-1852), en 46 volumes. Le monde venait ainsi d'acquiescer un nouveau monument, fruit de la collaboration culturelle européenne. Ce qui, à l'origine, avait été une œuvre de combat avait désormais trouvé sa forme pratique et utilitaire au service de la connaissance humaine.



A PARIS:
Chez l'Imprimeur HAN BAPTISTE CHICHAUD, rue de la Harpe, au Palais National, sous le Vestibule.

[Faint, illegible handwritten text]

MCLXXXIX

Après avoir utilisé le

PAPIER CARBONE *Pelikan*

pendant quelque temps, re-
tournez la feuille usagée et
employez-la de bas en haut.
Les caractères de la machine
frapperont ainsi aux endroits
peu usagés, et la feuille de
Carbone vous servira bien
plus longtemps.

GUNTHER WAGNER



Le STYLE
n'est pas seulement affaire d'architecture.
Le travail de chaque jour exige aussi un
style. De nos jours, la machine à écrire
fait également partie du style de la vie
courante, aussi bien au bureau qu'à la
maison... Et, naturellement, une ma-
chine moderne, petite ou grande, une
CONTINENTAL des Wanderer - Werke



PERI KHASANA

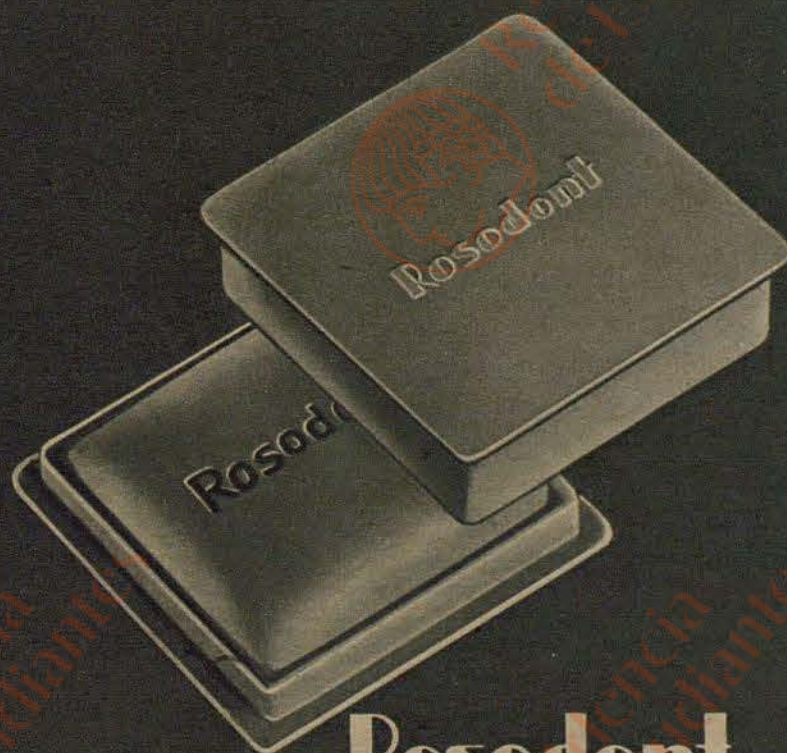
MARQUES MONDIALES
DE PRODUITS DE BEAUTÉ

Dr. Korthaus

DR. KORTHAUS FRANKFURT A.M.

PERI

B O H N



Rosodont

LA PÂTE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE
QUALITÉ. EMPAQUETAGE
SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A. H. A. BERGMANN, WALDHEIM (SA.)

AIAB

placé dans les circonstances identiques. Cette uniformité de l'instinct politique fait l'extraordinaire puissance du Japon et lui assure cette discipline spirituelle qui, dans les situations critiques, suscite sans peine les décisions.

Les Japonais forment une vraie communauté populaire. Bien que constitués par des apports de sang d'origines différentes, ils sont raciquement pétris en une parfaite unité. Ils vivent en outre avec la conscience d'appartenir en tant que peuple à une seule grande famille, apparentée par le sang, dont le chef est investi de l'autorité et de la dignité divines.

Il y a naturellement aussi, parmi les Japonais, des divergences d'opinion, même politiques — portant du reste, la plupart, sur la politique intérieure et presque jamais sur la politique extérieure. Mais elles sont comme de minces rides à la surface d'un lac calme et profond. En période de péril national, elles s'effacent immédiatement. Le jeu des partis politiques au parlement offrit, au déclenchement de la guerre, un exemple typique, illustrant bien cet état d'esprit. Lorsque la situation devint sérieuse, non seulement les partis se retirèrent, mais ils proclamèrent aussi que le régime parlementaire, copié de l'Occident, avait été absolument contraire à l'esprit ja-

ponais. Les divergences politiques n'atteignent jamais au Japon la conscience et le caractère nationaux. Ce à quoi les Américains ne peuvent rien comprendre, se contentant de qualifier les Japonais de « bébés politiques ».

L'enracinement du mythe du Tenno dans l'esprit religieux se répercute également dans la vie politique. Ce que le Tenno sanctionne dans le domaine politique revêt le caractère de décisions religieuses. A ma question de savoir si, au Japon, la politique et la religion sont une seule et même chose, le général Araki me répondit un jour: « C'est exactement ainsi. Pourquoi en serait-il autrement? » Une guerre à laquelle le Japon prend part est, par conséquent, dans un certain sens, toujours une guerre sainte. Elle débute invariablement par une manifestation marquante du Tenno, qui sort de sa réserve habituelle. A partir de ce moment, les Japonais sont sûrs de gagner la guerre.

Une nation qui, sans compromis aucun, obéit à une telle conception politique, religieusement fondée, une nation qui est aussi unifiée et disciplinée que l'est le peuple japonais, cette nation a dans une guerre la victoire en main. « Jusqu'à présent, nous avons terminé victorieusement toutes nos guerres, nous gagnerons aussi celle-là », dit-on au Japon.

porte-avions amenèrent à pied d'œuvre, sur des points très éloignés, de puissantes formations aériennes. Cette innovation, réalisée sur une grande échelle, fut couronnée du plus grand succès. L'aviation japonaise fut, en général, la grosse surprise de cette guerre du Pacifique. On était sur son importance, sur les types construits et leur rayon d'action, et, en général, sur la production japonaise, dans l'ignorance la plus complète. Depuis 1937, les Japonais n'avaient à ce sujet fourni aucune indication. On savait seulement qu'environ trente usines s'occupaient de la construction d'avions, mais on croyait qu'elles construisaient exclusivement des modèles étrangers connus dont elles avaient acquis la licence et devaient, par conséquent, avoir du retard sur les types d'appareils les plus perfectionnés des pays occidentaux. On dut modifier radicalement cette opinion dès les premières semaines de la guerre. L'avion de chasse japonais du type « Zéro » se montra supérieur en vitesse et en maniabilité aux chasseurs américains; les gros bombardiers avaient un rayon d'action de 2.000 kilomètres; en avion de combat, aucun appareil ennemi ne pouvait même soutenir la comparaison avec eux. Il en fut de même pour les avions torpilleurs et les avions de transport de parachutistes qui ne peuvent en rien être comparés aux modèles étrangers.

Le Japonais se montra, en outre, un soldat dont le moral dépassait toutes les notions acquises. Frappés d'étonnement et de stupeur, des observateurs britanniques rapportèrent que les soldats japonais faisaient froidement le sacrifice de leur vie — apparemment sans que rien les y obligeât — pour atteindre certains objectifs. Cet esprit de sacrifice s'est visiblement manifesté chez les aviateurs, dont certains se jetèrent sur les navires de guerre ennemis avec leur machine.

C'est dans cet esprit de sacrifice

absolu que réside toute la valeur militaire japonaise! Ses racines plongent dans le tréfonds mystico-religieux de l'être, tréfonds sur lequel repose sa conception du monde. En suivant ces racines, on se trouve en présence de conceptions en partie bouddhistes, en partie shintoïstes, dont les unes apprennent à ne pas regarder la vie comme le « bien suprême », les autres à remettre au Tenno la vie individuelle du citoyen. Ainsi, le soldat japonais adopte en face de la vie, ou mieux en face de la mort, une attitude qui lui fait apparaître son propre sacrifice au service de la nation comme relativement sans importance. La mort elle-même n'est assurément pas plus indifférente au soldat japonais qu'aux autres humains. Mais sa volonté de sacrifice et son acceptation de la mort ne se heurtent pas autant que chez les occidentaux, ayant hautement cultivé le sentiment de leur personnalité, à des considérations d'ordre privé. On ne surestimera jamais trop cette disposition du soldat au sacrifice suprême. Dans toute lutte décisive, il y va toujours de la vie et de la mort, et dans la guerre moderne, supérieurement mécanisée, non moins que dans celles d'autrefois. Le soldat capable de prendre délibérément la décision la plus audacieuse l'emporte toujours sur son adversaire. Cette supériorité s'accusera de plus en plus dans une guerre prolongée qui mettra à l'épreuve les nerfs des combattants. Le soldat japonais en guerre, ayant rompu résolument avec la vie et étant prêt à chaque instant à se sacrifier, ne se préoccupe pas de la durée de la guerre. Beaucoup d'entre eux sont dans leur sixième année de guerre et dans leur neuvième année de service militaire, et tous savent que cette guerre n'est pas près de finir avant longtemps. Ils ne comptent pas en années de guerre, mais ne pensent qu'à ce qui les sépare encore de la victoire.

Soldats et armes

Avec un peuple aussi discipliné, il est facile d'affronter les épreuves d'une guerre, mais seuls les bons soldats gagnent les batailles. On savait, avant la guerre, que le soldat japonais était, dans l'accomplissement des missions guerrières, un élément très sûr. Cette guerre n'a fait que confirmer cette opinion.

La guerre s'est, dès le début, déroulée dans des conditions climatiques et de terrain auxquelles le soldat japonais n'était nullement entraîné: dans la végétation tropicale de la forêt vierge, dans l'air humide, chaud et vapoureux, dans les terrains marécageux et infestés de fièvres. On savait le Japonais opiniâtre dans la lutte, mais on ne soupçonnait pas chez lui cette vigueur physique et cette santé à toute épreuve exigées par la lutte dans la jungle. Et pourtant les soldats japonais se montrèrent, en face des troupes britanniques, dans la presqu'île de Malacca et en Birmanie, en face des troupes américaines en Nouvelle-Guinée, physiquement de loin supérieurs. Leur capacité physique d'action, une des plus grandes surprises de la guerre dans la jungle, est le résultat d'une double politique, parfaitement conjuguée depuis la fin de la guerre mondiale, d'une part dans le domaine éducatif, d'autre part — du moins pendant le service militaire — dans le domaine alimentaire.

L'équipement des troupes combattantes constitua l'autre surprise. Le soldat japonais avait pour tout bagage, dans la lutte sous les tropiques, uniquement ses armes. La partie supérieure du corps était, jusqu'à la ceinture, complètement libre de tout équipement quelconque. Les soldats britanniques étaient au contraire lourdement chargés, comme leurs camarades du corps expéditionnaire de France. Un journal anglais

écrivait alors: « Les soldats japonais luttent comme des combattants en tenue sportive, les nôtres comme des porteurs de bagages! » De lourdes colonnes n'accompagnaient en général pas les Japonais. Les tâches dévolues habituellement à l'artillerie furent brillamment exécutées par des lance-bombes portatifs et des mortiers de petit calibre; pour les objectifs plus importants, on ne recourut en principe qu'à l'aviation. La pacifique bicyclette fut le principal moyen de déplacement employé dans leur progression par les troupes combattantes: simple, mais géniale solution dans une contrée où le sentier tient lieu de route. Au lieu de lourds chars, comme en avaient engagé les Anglais, dans la croyance que la pénétration allait s'effectuer par les quelques routes existantes, les Japonais employèrent de petits chars amphibies, indépendants de la nature du terrain, rapides et très mobiles, montés par deux hommes. Pour le ravitaillement, ils recoururent à des colonnes de porteurs, aux bêtes de somme du pays, à l'occasion aux éléphants. En outre, les Japonais se montrèrent plus vites, plus mobiles et aussi beaucoup plus aptes que l'adversaire à l'exécution rapide des plans d'action offensifs. Avec leurs armes et leurs colonnes lourdes, les Anglais furent, par des manœuvres répétées de débordement et d'encercllement, sans cesse placés dans une situation tactique sans issue. Ils perdirent en Birmanie tout leur armement lourd.

La marine japonaise a aussi surpris le monde par ses innovations. Son sous-marin monté par deux hommes, qui fut engagé pour la première fois à Pearl Harbour, appartient à cette arme dont l'équipage est, la plupart du temps, sacrifié dans l'accomplissement de sa mission. De même, des

Plans et perspectives

Quel est l'enjeu de cette guerre d'Extrême-Orient? Que signifie au fond cet « ordre nouveau »? Est-ce l'expulsion du Blanc de l'espace économique et de la vie de l'Extrême-Orient, et le Japon vise-t-il à une monopolisation de ces riches territoires à son profit?

Une chose est certaine: après la guerre, le Blanc ne reprendra jamais, là-bas, la position qu'il avait acquise au siècle précédent dans le sillage de l'impérialisme britannique, et que, tant bien que mal, il avait pu maintenir jusqu'à nos jours. La prétention de nations privilégiées appartient désormais au passé. Et ce n'est que justice. Cette prétention, ayant son origine dans l'intérêt commercial des Anglais, n'était pas une légitime prérogative de gestion, mais au contraire une exploitation sans fondement. Pour remplacer cela, va naître en Extrême-Orient ce qui, dans le grand espace européen, s'enfante dans les douleurs de cette guerre: une authentique communauté de vie des peuples apparentés par le sang, le sol et les traditions, qui s'organiseront à leur guise et d'après leurs propres lois. Dans ce procès historique, le Japon se charge de conduire ces peuples et de leur garantir leur indépendance, leur développement culturel et leur bien-être matériel, par la libre disposition de leurs richesses. Le Japon est tout qualifié pour ce rôle de direction, parce qu'il est seul capable de mener à bien l'entreprise et d'en

asseoir le succès. Cela — et non pas un nouvel impérialisme — est le sens de l'effort japonais. Ce n'est rien d'autre que le but visé par l'Axe sur le plan européen.

Une exclusion du Blanc de tout le développement futur du grand espace asiatique n'est pas désirée par les Japonais et n'est surtout pas possible. Ce futur grand espace dispose de tant de matières premières qu'il ne peut les consommer toutes. Et il a tant de besoins en produits manufacturés qu'il ne peut les fabriquer tous. Ainsi, il est et reste dans une grande mesure tributaire de l'économie mondiale. Mais il ne passera marchés et accords qu'avec des partenaires alliés et qui l'auront aidé dans cette lutte où se joue son sort, et non avec ceux contre lesquels cette lutte doit être menée. En ce sens, l'accord économique germano-japonais récemment conclu pose les jalons d'une étroite collaboration économique, non seulement pour le présent, mais expressément aussi pour l'après-guerre. Telle est pour nous, Européens, la signification matérielle des événements actuels d'importance historique se déroulant en Extrême-Orient.

Une fois l'an. Au printemps, les cigognes reviennent en Europe. La photo de droite montre l'arbre aux cigognes, à Demirhissar, près de Serès en Bulgarie. Huit couples y ont fait leur nid. Depuis des générations, on veille soigneusement sur l'arbre





QUAND PARIS EXCURSIONNE A... PARIS

LE soleil, le grand air et l'eau... Le rêve du citadin. Jusqu'à ces derniers temps les Parisiens ont cherché la détente à proximité de la ville même. En soupirant, on parlait bien de la campagne. En fait, on se contentait d'un voyage à la mer à l'époque des vacances. Peu à peu pourtant, les bords de la Seine, dans les proches environs de la capitale, virent affluer les baigneurs. Mais cet afflux n'a rien de comparable à celui qu'on voit le dimanche à Berlin, par exemple, où la foule quitte la ville pour aller faire provision d'air et de soleil pour la semaine, doublant et même triplant ainsi ses vacances.

Pour les Parisiens, le Bois de Boulogne reste la promenade favorite du dimanche. Certes, on peut camper sur l'herbe, jouer au ballon entre les arbres avec les enfants. Mais les ébats sportifs ne sauraient aller plus loin.

Il y a aussi deux lacs sur lesquels on peut se livrer aux plaisirs du canotage et exercer ses muscles. Mais il ne saurait être question de s'y baigner.

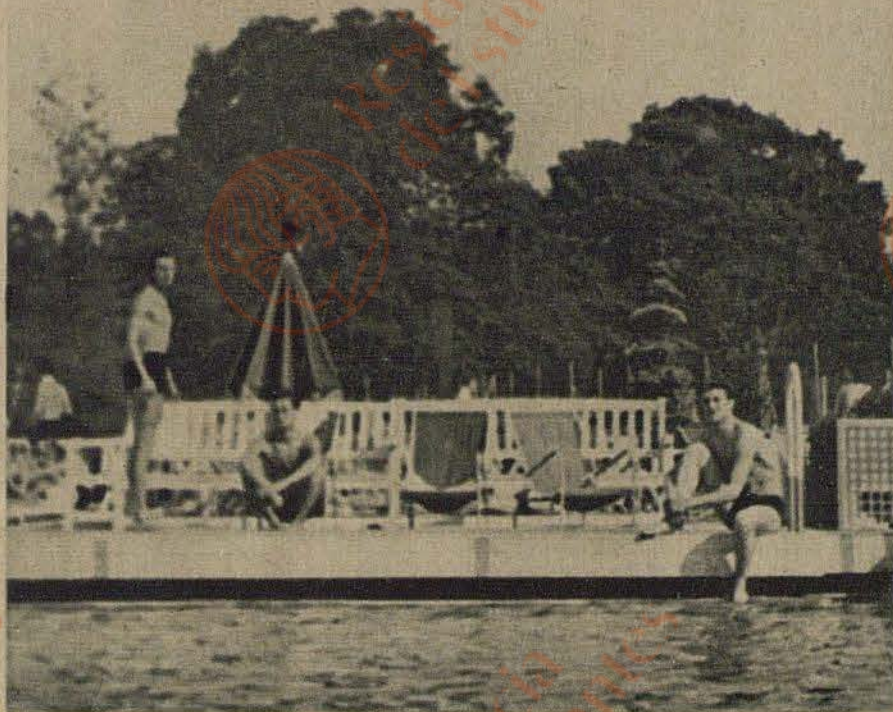
Sur les pelouses de la Croix-Catelan, au milieu du Bois, se trouvent, depuis 1884, année de sa fondation, les installations sportives du Racing-Club de France. A l'intérieur règne une vie intense. Tout y est spacieux, rien ne manque pour se distraire. Aujourd'hui, le Club a justement organisé une réunion de gala. A cette occasion beaucoup de Parisiens ont « redécouvert » le vieux club sportif. Le cadre est idéal, entourant de verdure les locaux du club, et pourtant c'est encore Paris.

Ce cher Paris! Aujourd'hui un jour gris baigne sa cathédrale, ses églises, ses toits et ses arbres. La vie y conserve toujours son aspect particulier. Pourtant, les gens évoluent et se modernisent. On finit par s'apercevoir que la détente sportive ne doit pas être seulement l'apanage des vacances. Le temps approche où le Parisien considérera son caleçon de bain comme le premier accessoire de son bagage dominical, allant de pair avec la bouteille de vin et les sandwiches. Nombre de jeunes gens ont déjà leur canoë. Et l'époque est peut-être proche où de véritables flottilles de kayaks et de canadiens défilent, joyeuses, le dimanche, entre les rives de la Seine.

Mais pour cela, faudra-t-il attendre que la Parisienne ait compris que ce sport lui permettra de mettre en pleine valeur le charme féminin, et que son compagnon lui sera reconnaissant d'une journée au grand air. Le type de la jeune fille sportive, conquise à l'esprit de camaraderie, tend d'ailleurs à se répandre à Paris. La bicyclette y contribue pour beaucoup, étant donné l'extension prise aujourd'hui par ce moyen de locomotion. Il suffit de se poster le dimanche à une des grandes artères de sortie de la capitale pour voir passer, rapides, les jeunes sportives, débordantes de santé. Cheveux au vent, b'ouses à manches courtes et en short, leurs jambes solides et galbées pédalent en cadence. Et cette fuite joyeuse dans l'espace n'est-elle pas l'envol vers l'avenir?



Bravons le soleil! Le teint bronzé convient à toutes les couleurs de cheveux.



Paris voyage à Paris Les installations sportives du Bois de Boulogne. Modernes et spacieuses, elles sont une invite permanente au sport et au jeu.



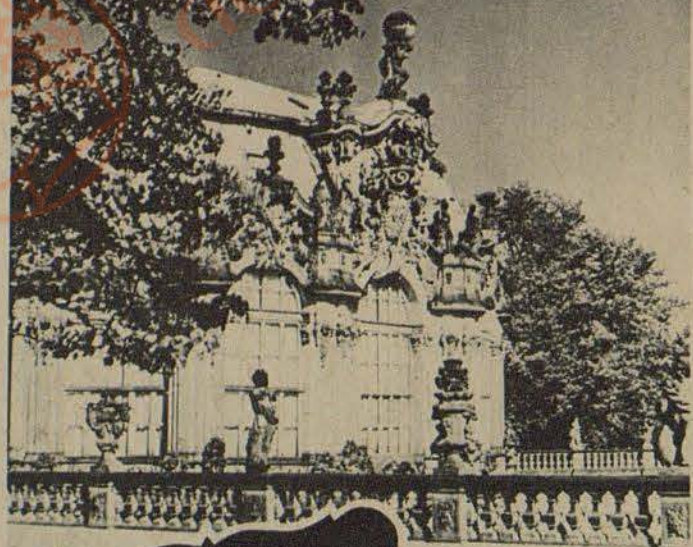
Le nouveau type de la Française qu'on rencontre de plus en plus: la sportive.

Bain de soleil 1943! Un des rares endroits de Paris où l'on peut se détendre. Mais combien en faudrait-il de semblables?

Clichés de A. Zucca.



Dresden, la ville des photographes



Tradition
Précision
Progrès



Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: "Ikona" S. A. R. L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Nibbaud, 14, r. Fraikin, Bruxelles-Schaerbeek.



AUTOMOBILES, MOTOCYCLETES, MOTEURS

Le chic personnel

Si des femmes de différentes nationalités portaient la même toilette...



En Suède

La femme blonde du nord aime les lignes longues et simples. Vêtue d'un tailleur à petits carreaux, un chapeau de paille noir, à larges bords, encadre délicieusement l'oval du visage.



En France

Avec le même tailleur, la Française porte un chapeau blanc en piqué soulignant le charme de la femme occidentale.



En Bulgarie

Un feutre noir aux bords larges, d'une forme typique, toujours avec le même costume, donne à la femme du sud-est européen sa ligne caractéristique.



En Suède

Avec la toilette d'après-midi, en laine noire, la Suédoise porte un chapeau printanier, blanc, garni de fleurs.



En France

Le même, porté par la Française. Le ravissant chapeau blanc en piqué contraste avec les lignes sobres du costume.



En Bulgarie

Avec ce même costume, la Bulgare préfère encore le chapeau noir, mais avec des gants blancs et un sac original.

REICHS- RUNDFUNK



M. Wilhelm Furtwängler au moment où il quitte la Maison de la Radio, accompagné de l'administrateur de l'Orchestre philharmonique de Berlin, le Dr. Gerhart von Westerman.

Les services de la Radiodiffusion allemande
vous présentent chaque jour:

« La Voix du Reich »

10 émissions en langue française

6.45—7.00 1^{re} émission: Bulletin d'informations du matin sur:
278,6 m = 1077 kc, 321,9 m = 932 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.

11.45—12.00 2^e émission: Journal parlé sur:
278,6 m = 1077 kc, 321,9 m = 1352 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.

15.45—16.00 3^e émission: Guerre militaire-Guerre économique sur:
278,6 m = 1077 kc, 321,9 m = 1352 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.

17.00—17.30 4^e émission: La demi-heure africaine sur:
25,24 m = 11.855 kc et 31,51 m = 9.520 kc.

19.00—19.15 6^e émission: Quart d'heure français sur:
48,86 m = 6.140 kc.

19.00—19.15 7^e émission: spécialement destinée à la L.V.F., à la Légion Wallonie et aux prisonniers de guerre sur
Weichsel 1339 m = 224 kc.

19.00—19.15 8^e émission: Quart d'heure africain sur:
25, 24, 31, 51 et 23,30 m.

20.15—21.15 5^e émission: L'Heure Française sur:
278,6 m = 1077 kc, 321,9 m = 1352 kc, 280,9 m = 1068 kc, 431,7 m = 695 kc.

22.45—23.00 9^e émission: Dernier bulletin d'informations sur:
48,86 m = 6.140 kc.

1.00—1.15 10^e émission: L'Heure des Canadiens Français sur:
41,44 m = 7.240 kc.

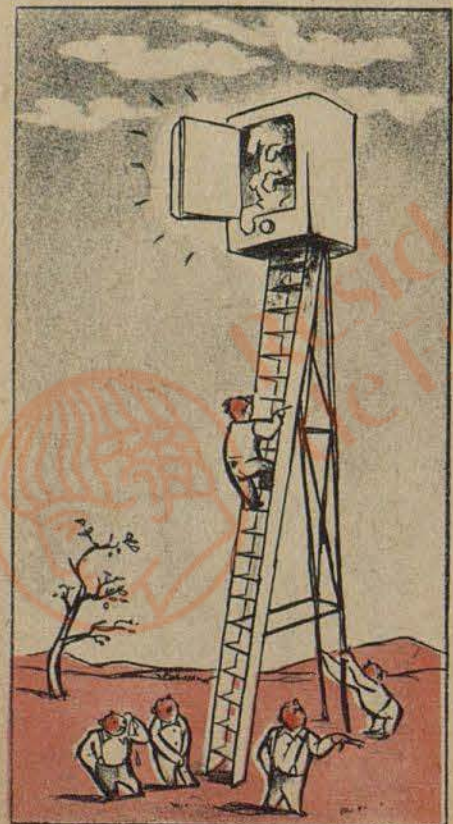
Le climat de l'Europe s'améliorerait si...

La terre appartient à l'homme et le continent aux Européens. Ils peuvent en faire ce qu'ils veulent, ils peuvent même en modifier le climat. «Signal» examine ici les plans chimériques en même temps que les possibilités météorologiques



Ce qui n'est pas possible. Un petit exemple

montre qu'il est impossible de chasser un orage par de la chaleur artificielle (voir ci-dessus). Un seul nuage d'orage peut atteindre un plafond d'environ 6.000 mètres. Si l'on considère une surface de seulement un kilomètre carré, il faudrait, pour dissiper ce nuage, chauffer un espace de 6 milliards de mètres cubes. Toutes les réserves de charbon et les forces hydrauliques du monde entier ne suffiraient pas à obtenir ce résultat. On ne peut non plus réussir par un refroidissement artificiel (voir ci-dessous), car il faudrait, là aussi, atteindre des hauteurs de 2.000 à 12.000 mètres.



ENFIN l'hiver 1941-1942 aurait apporté la preuve que la possibilité de modifier le temps à coups de canon n'était pas une superstition !... Il y a 50 ans, on pouvait assister à de telles tentatives, à l'aide d'un canon météorologique, dans les champs, dans les vignes, dans les Alpes, en France, en Italie et sur le Rhin. Quand un orage s'annonçait, on tirait dans les nuages pour ébranler les couches d'air et empêcher la grêle de tomber, on bien, au contraire, on tirait pour attirer sur la terre une pluie désirée depuis longtemps. Au début du siècle, on cessa ces tentatives, les spécialistes ayant prétendu que les nuages n'étaient nullement atteints et que tous ces exercices n'étaient que de la superstition.

Mais, aujourd'hui, la preuve semble faite. Pendant l'hiver en question, par centaines de mille, des canons ont craché le feu et l'acier jour et nuit à la frontière est de l'Europe. Les obus de la D.C.A. ont éclaté dans le ciel et déchiré les nuages. D'innombrables avions ont brisé les couches de brume et agité les masses d'air avec leurs hélices. Il en est résulté un hiver comme on ne l'avait jamais vu depuis 150 ans en Russie, pays pourtant habitué aux froids les plus rudes.

L'hiver dernier, les canons n'ont pas moins tiré, peut-être davantage, mais le même résultat ne s'est pas produit. Le temps, durant cet hiver, a été normal et même plus doux que d'ordinaire. Les météorologistes ne se sont pas attendus à autre chose. L'espace céleste, dans lequel se produisent les phénomènes météorologiques, a des dimensions si étendues que le feu roulant le plus violent ne peut avoir aucune influence sur le climat. Les météorologistes du Japon, par exemple, observent, de mars à mai, la pression d'air sur l'Amérique du sud, en avril, l'évolution du temps entre l'Islande et les Açores, et même la température d'hiver sur les îles Aléoutiennes, et ils peuvent prédire alors, au début de juin, quelles seront les températures du mois d'août au Japon et, par suite, comment sera la récolte du riz. Il existe sur le globe de telles interdépendances permettant de déterminer, longtemps à l'avance, le temps qu'il fera. Il est même probable que la période de onze années, durant laquelle les taches du soleil sont plus nombreuses, exerce une influence sur la situation météorologique de la terre. Mais la preuve serait bientôt faite que les canons les plus puissants ne peuvent influencer notre climat.

Il devrait cependant être possible, grâce aux moyens de la technique moderne, d'influencer le temps, tout au moins dans une certaine mesure, de produire la pluie, d'empêcher une averse, de dissiper un orage ou d'arrêter une vague de froid. On devrait même pouvoir adoucir un hiver pour une certaine région ou rafraîchir un été trop chaud et trop sec par des



Tableau d'avenir. La flotte météorologique de l'Europe est alertée. De toutes les parties du continent, les avions «de combat» accourent pour livrer bataille aux nuages qui s'avancent sur l'Atlantique

pluies fréquentes, puisque les météorologistes sont parfaitement renseignés sur les phénomènes atmosphériques locaux qui se produisent.

Ce qui n'est pas possible

Produire la pluie ou l'empêcher, cela semble assez aisé du point de vue physique. Il suffit de refroidir l'air et l'on obtient la pluie; ou bien, en le réchauffant, on augmente par là sa capacité d'absorber l'eau, et les nuages les plus sombres se dissipent. La nature elle-même nous offre souvent de tels phénomènes: le matin, par suite du refroidissement nocturne, du brouillard s'est formé, il repose sur la terre avant le lever du soleil. Le soleil se lève, ses rayons réchauffent l'air qui devient alors capable d'absorber la vapeur d'eau, le brouillard se dissipe ou, plutôt, l'air réchauffé l'absorbe. On pourrait ainsi dissiper rapidement le brouillard d'un aéroport. Il suffirait d'installer d'immenses calorifères et de faire absorber ainsi le brouillard par la chaleur. On a entrepris de tels essais, mais ils ont échoué, parce qu'il fallait trop de chaleur, que les frais étaient trop élevés et que le vent représentait un obstacle. Car même lorsqu'il n'y a pas de vent, la chaleur qui se dégage produit aussitôt un courant aérien, l'air chaud s'élevant avec violence, tandis que l'air froid et humide, venu des alentours, se précipite dans les trous et en un instant couvre de nouveau la place de brouillard, le phénomène pouvant se répéter sans fin. On aurait encore plus de difficultés et des frais plus élevés si l'on essayait de dissiper un orage par la chaleur.

Il faudrait donc essayer de chasser les nuages par le refroidissement. On devrait pouvoir les obliger à déverser, en pluie, leur masse d'eau indésirable, à un endroit où elle ne pourrait causer aucun dommage, dans la mer, dans un lac immense, sur de vastes étendues

de forêts. Avec une telle méthode, on pourrait, durant les mois du printemps où l'Europe a besoin d'humidité pour son agriculture, attirer la pluie là et au moment où elle semblerait nécessaire à la croissance des cultures, à condition toutefois que l'on eût des nuages à disposition ou que l'air fût suffisamment saturé d'humidité. Mais, de même qu'il n'est pas possible de construire des calorifères capables de chauffer les vastes espaces de l'atmosphère, il n'est pas possible non plus de construire des tuyaux de refroidissement atteignant les nuages à plusieurs milliers de mètres.

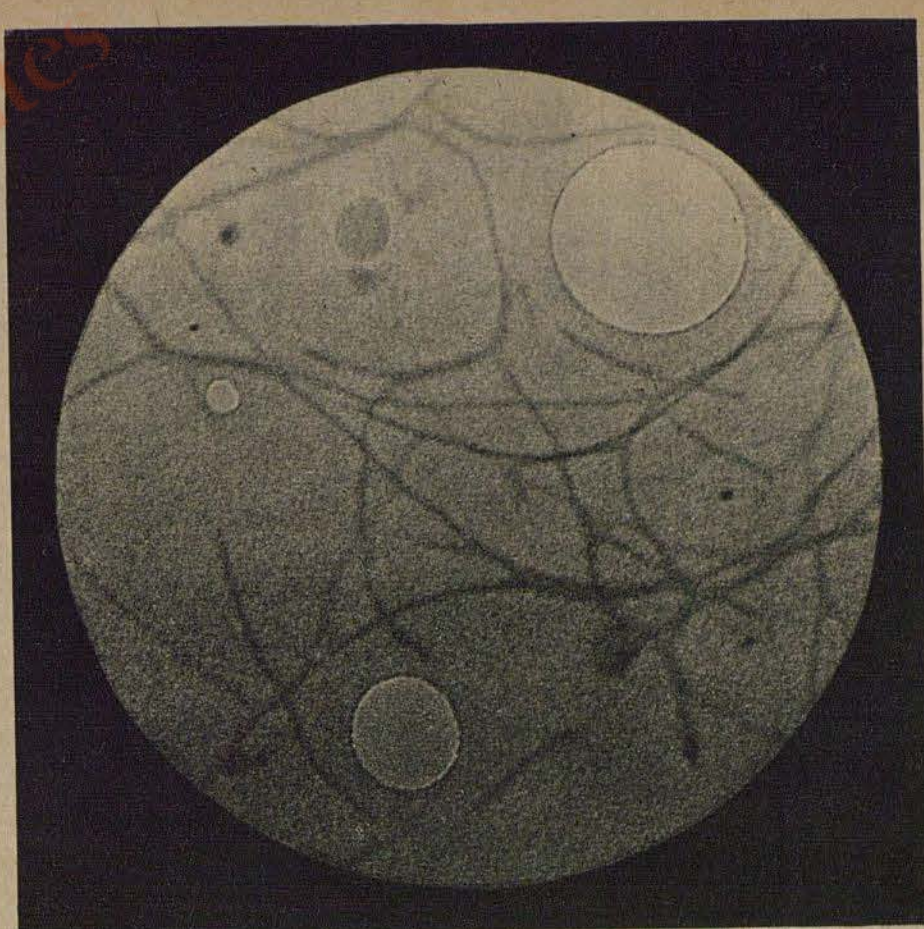
Et cela non plus...

Un «faiseur de pluie» de Chicago a proposé de faire évaporer de l'acide carbonique à l'état solide ou liquide pour refroidir les couches atmosphériques. Mais on a dû constater que pour refroidir de 6° un espace d'environ 1.000 mètres de hauteur sur une étendue de 4 kilomètres carrés, il faudrait utiliser pour plus d'un million de marks d'acide carbonique, et on obtiendrait peut-être alors une pluie de 7 millimètres !...

Presque toutes les innovations de la technique ont été immédiatement revendiquées par de fantastiques «faiseurs de temps». Lorsqu'il y a 30 ans, les premières ondes radiophoniques parcoururent la terre, on voulut les rendre responsables des périodes de mauvais temps et des récoltes défavorables. Puis on pensa les utiliser pour ioniser les masses d'air et créer ainsi des centres de condensation favorisant les pluies. Mais cet espoir ne s'est pas réalisé. Lorsque la science découvrit les ondes sonores, elle voulut aussi les utiliser pour modifier le temps. Des expériences faites en petit prouvèrent que certaines ondes sonores très bas-



Ce qui sera réalisé. Exemple de ce qui a été projeté et en partie réalisé: les «plantations» contre le mauvais temps à l'est de l'Europe dont il est question dans cet article. Dessins: v. Malachowski



Pour la première fois, l'homme aperçoit un de ses plus dangereux ennemis. Les fils excessivement minces, rendus visibles par l'ultramicroscope, n'ont qu'une épaisseur de 1/100.000ème de millimètre. Ce sont les virus de la paralysie infantile, l'une des maladies épidémiques les plus graves que nous connaissions.

«Signal» communique une nouvelle médicale de première importance:

LE VIRUS DE LA PARALYSIE INFANTILE VIENT D'ETRE DECOUVERT!

La découverte du bacille de la tuberculose par Robert Koch ne fut possible qu'après le perfectionnement du microscope par Abbe, collaborateur de Zeiss. De même, des virus jusqu'alors imperceptibles n'ont pu être rendus visibles que grâce à l'ultra-microscope qui vient d'être construit par la maison Siemens & Halske.

La photo (en haut) montre la dernière victoire de l'ultra-microscope: le virus de la paralysie infantile (poliomyélite) vient d'être découvert. Les savants suédois Tiselius et Gard sont venus en Allemagne avec leurs préparations de moelle épinière humaine et de cervelles de milliers de souris, afin de découvrir, dans le laboratoire de l'ultra-microscope installé par Siemens & Halske, le virus de cette terrible maladie.

Ce n'est pas un hasard que ce soient des Suédois qui aient trouvé ce virus. Les premières épidémies de paralysie infantile se déclarèrent en Scandinavie, entre 1880 et 1890.

Ce virus est-il un microbe ou une matière inanimée? Quelles sont ses conditions de vie? Comment pouvons-nous

lutter contre lui, comment le vaincre? Tels sont les problèmes qu'à chaque épidémie il s'agit de résoudre à nouveau.

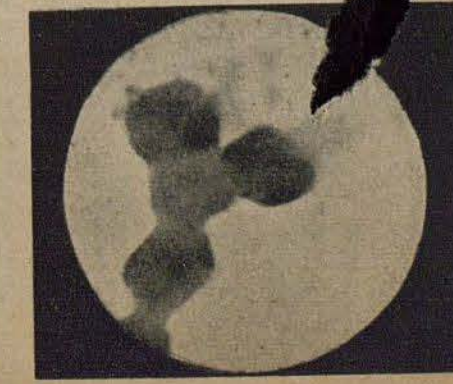
Les premiers pas ont déjà été faits. On a constaté que les fils ténus de 1/100.000ème de millimètre, se trouvent non seulement dans la substance des nerfs, mais aussi dans les excréments humains et dans les matières des souris et des rats. Ordures, canalisations, eaux polluées sont les endroits où se développent les virus de la paralysie infantile. Ce virus n'est pas un microbe. Peut-être, semblable à quelques espèces de virus de plantes, n'est-il qu'une grosse molécule d'albumine qui, par des voies encore inconnues, a pénétré dans la moelle épinière où il détruit les cellules nerveuses saines jusqu'alors.

Grâce à une collaboration scientifique européenne, on a pu attaquer le mal à sa racine. Quand sera-t-il maîtrisé? La découverte du bacille de la tuberculose par Robert Koch a permis de mieux connaître cette maladie et de la mieux combattre. Les efforts actuels pour découvrir les virus ont un but analogue.

Un autre virus, rendu visible grâce à l'ultra-microscope: celui d'une maladie de la pomme de terre, photographié récemment pour la première fois par G. A. Kausch.



L'ultra-microscope, auxiliaire de la science. Le virus de la variole. Vu au microscope ordinaire, il ressemblait à une petite boule. L'ultra-microscope montre sa vraie forme: celle d'un dé.





Pour les grenouilles. Qui pourrait aimer les mouches, sinon les grenouilles? Les hommes les détestent. Un Français vient d'inventer un appareil compliqué pour les attraper: le «Muscamor». Un tambour rectangulaire imbibé d'un liquide sucré, tourne doucement mu par un mécanisme Friandes et étourdies, les mouches tombent du tambour dans une petite boîte disposée au-dessous de celui-ci. Elles sont prises. Les rainettes du vivarium de Paris en font leurs délices

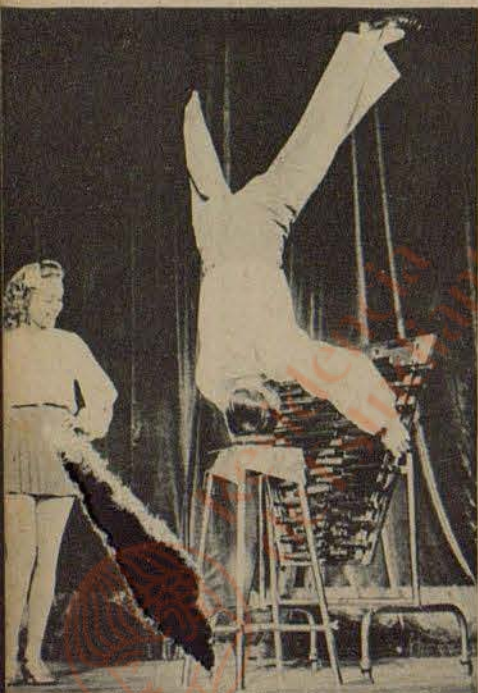
Variétés européennes



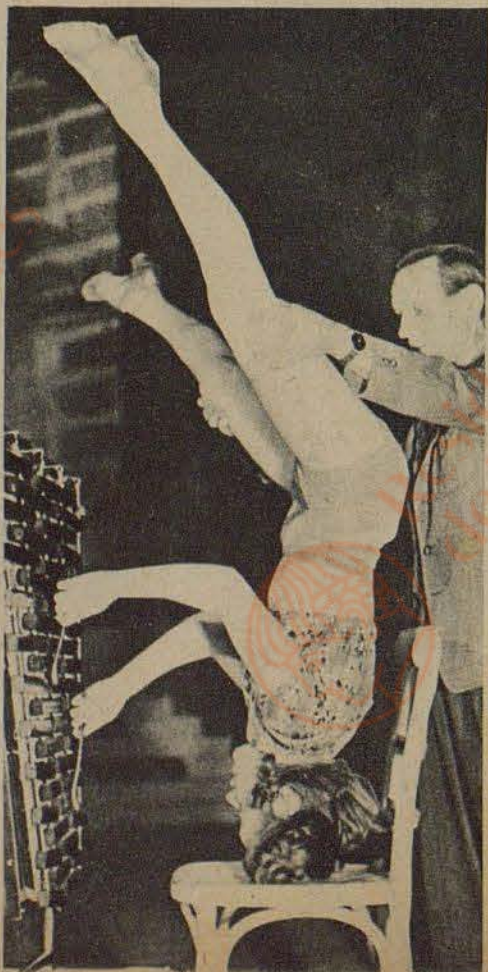
Autre temps, autres mœurs. Au moyen âge, les nobles dames se servaient d'un panier pour hisser leur amant dans le château fort. A Venise, on fait monter ainsi le courrier, ce qui n'est pas pour déplaire au facteur.



Le plus grand atelier du monde, c'est celui où, par beau temps, travaille le sculpteur autrichien Santliffaller: au bord de l'Inn, il taille ses sculptures à plein bois, dans le merveilleux paysage alpestre.



Pendant dix minutes, il se tient sur la tête en jouant du xylophone. Exclivité de l'artiste Montes. Sa fille Ina s'efforce de parvenir à la même perfection: elle tient déjà six minutes. Pourrait-elle un jour remplacer son père?



Le climat... suite de la page 36

ses favorisaient la condensation de la vapeur d'eau en grosses gouttes, tandis que les tons très élevés désagrégeaient les grosses gouttes en fine poussière et favorisaient l'évaporation. Si l'on pouvait appliquer ces expériences de laboratoire aux nuages, il serait sans doute possible, dans certaines circonstances, de favoriser ou d'empêcher la pluie, mais ces essais sont restés jusqu'ici dans le domaine du laboratoire.

Puis on a lancé par avion, sur des nuages de pluie, des matières froides pulvérisées, par exemple, de l'acide carbonique solide de -70 à -80° ou de l'air liquide à -200° . Un tel refroidissement aurait provoqué une pluie abondante, mais de tels résultats locaux et très restreints ne sauraient être généralisés. Tous les plans fantastiques conçus pour détourner le Gulf Stream et amener vers les territoires de l'est ce « chauffage à la vapeur » ne semblent pas réalisables.

Les possibilités

On a beaucoup plus de possibilités d'influencer le climat par le sol même, en transformant le terrain. On y a déjà réussi dans un sens négatif, ainsi que nous le verrons plus loin. Nous savons que les versants ouest et nord des montagnes européennes sont particulièrement riches en pluie, parce que les masses d'air obligées de s'élever se refroidissent et abandonnent à la terre une partie de leur humidité sous forme de pluie. Ce sont alors des masses d'air fortement débarrassées de pluie qui arrivent au delà des montagnes. En descendant, elles se réchauffent et s'éloignent encore davantage du point de rosée, elles deviennent de plus en plus sèches, et c'est ainsi que les versants à l'abri du vent sont, en général, des régions de beau temps où la moyenne des pluies annuelles est de beaucoup inférieure à celle du côté nord ou ouest de ces montagnes. Mais si l'homme n'est pas en état de soulever les montagnes, ni d'ériger des murs assez puissants pour arrêter les nuages, du moins pouvons-nous empêcher que la pluie tombée ne s'évapore immédiatement et se condense à nouveau en brouillard et en nuages qui, portés par le vent, retomberaient en pluies. La meilleure protection consiste en forêts épaisses d'arbres à feuillage et d'arbres à aiguilles, qui absorbent la pluie et la laissent s'infiltrer lentement dans le sol. La protection des branches et des feuilles empêche une évaporation rapide. On constate en fait que les contrées protégées contre le vent par des forêts étendues sont, en général, très pauvres en pluie. Les terrains boisés, comme d'ailleurs toutes les terres riches en plantes, ont à la fois la faculté d'absorber l'eau et de la livrer. Ils agissent comme des régulateurs sur les masses de pluie. Par contre, de grandes surfaces d'eau d'une très faible profondeur les favorisent, car les masses de pluie qui tombent sur les lacs, les étangs et les marais s'évaporent rapidement.

Les U.S.A. ont dû payer cher le déboisement de leurs forêts immenses qu'ils ont voulu exploiter et transformer pour la culture de céréales, méthode que le bolchevisme, voué au culte de la technique, a imité aussi à l'est. Plus d'ombre, plus de protection contre le vent, ni contre la tempête entraînant des tourbillons de poussière; toute la fertilité du sol étant littéralement « emportée par le vent ». C'est le cas aux U.S.A. où des territoires, naguère immenses greniers à céréales, ne sont plus aujourd'hui que des steppes. C'est le sort qui attend l'Europe,

si l'on n'arrête pas à temps le mode de culture américain et bolcheviste.

Essais et projets

Entre autres motifs, l'Europe combat aujourd'hui à l'est pour s'élever contre cette destruction des territoires et des âmes. Dans les régions arrachées aux Soviets, on a déjà recommencé à cultiver la terre et élaboré de nouveaux projets. En remplacement des « kolkhoses » qui ont fait tant de mal aux paysans, on a constitué une vaste organisation de propriétés rurales héréditaires, de colonies agricoles et de fermes modèles qui redonnent aux paysans le sentiment de leurs droits et la joie de vivre. La steppe est désormais rendue à la culture. Des bandes de terrains boisés de 20 à 25 mètres de largeur seront établies à 600 ou 800 mètres de distance les unes des autres, dans la direction du nord au sud, pour protéger le sol contre les vents rudes de l'est. De même, des haies de 5 à 6 mètres de largeur, à une distance de 500 à 600 mètres, traverseront les champs de l'est à l'ouest. Des arbres, groupés ou isolés, des buissons, des arbres fruitiers seront disséminés de place en place, offrant en même temps un refuge aux oiseaux. Les forêts et les haies n'auront pas uniquement pour objet d'arrêter le vent; elles serviront aussi à retenir l'humidité, empêchant à la fois la sécheresse et les pluies continues, améliorant ainsi le climat. On s'occupera également de la régularisation des eaux, on s'efforcera d'assécher partiellement les grands lacs de faible profondeur, les étangs, les mares, afin de restreindre les surfaces d'évaporation. On les transformera ensuite en réservoirs pour l'irrigation et, dans le même but, on régularisera le cours des fleuves.

C'est ainsi que l'on réussira, à l'avenir, à éviter de mauvaises récoltes à l'Europe et à lui assurer sa nourriture. Ainsi que cela a été commencé à l'est et déjà partiellement réalisé au sud-est, le sol de l'Europe sera cultivé d'une manière plus intensive et plus scientifique, afin de le rendre toujours plus fertile. Telle sera la mission urgente de la communauté européenne après cette guerre.

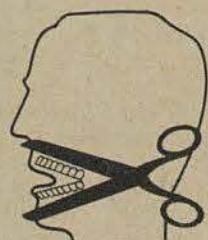
Autrefois, chaque pays voyait sans regret son voisin souffrir de la sécheresse, des inondations, de la grêle ou du gel de printemps anéantissant les récoltes, sachant qu'une mauvaise récolte chez ce voisin augmentait sa propre exportation et faisait monter les prix. Une telle conception mesquine et égoïste disparaîtra de l'Europe de demain, bloc économique ne craignant pas la concurrence des autres continents. On cherchera donc, sans tenir compte des frontières, à améliorer le climat, on verra grand et, par un travail fécond, on atteindra le succès.

Tableau d'avenir

Il sera peut-être un jour possible de voir, par une belle matinée d'été, les météorologistes alerter les « flottes météorologiques » réunies de l'Europe. Tous les avions « de combat » viendront, de toutes parts, s'aligner en ordre de bataille sur la côte de la Manche, pour se précipiter ensuite sur l'armée de sombres nuages que l'Atlantique lance contre le continent. Ils briseront par milliers ce front de nuages ennemis, saturés d'humidité, et les désarmeront à temps, les obligeant à abandonner leur charge de pluie bien avant d'atteindre le continent... Ils reviendront, vainqueurs, dans un beau ciel d'été, libre de nuages, salués joyeusement par les hommes de la terre rassemblés dans les champs et dans les vignobles. Ils auront triomphé dans cette lutte éternelle que mène l'homme pour son pain quotidien.



MOUSON
LAVENDEL

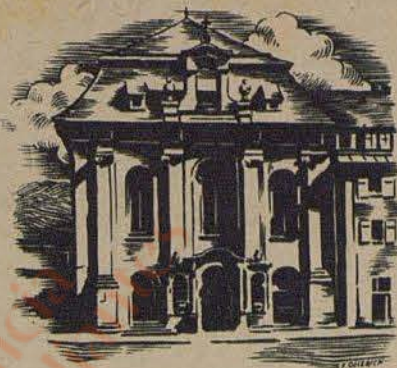


Instruments vivants

tel est le titre du documentaire connu qui montre l'importance des dents et les conséquences de leurs maladies. De même que nous utilisons et entretenons avec soin les couteaux et les ciseaux, par exemple, dont le rôle correspond à celui de nos incisives, de même devons-nous procéder avec nos dents. Demandez notre brochure explicative qui vous sera envoyée gratuitement., Gesundheit ist kein Zufall“, par la Chlorodont-Fabrik, Dresden N 6.

Chlorodont

vous indique comment entretenir vos dents.



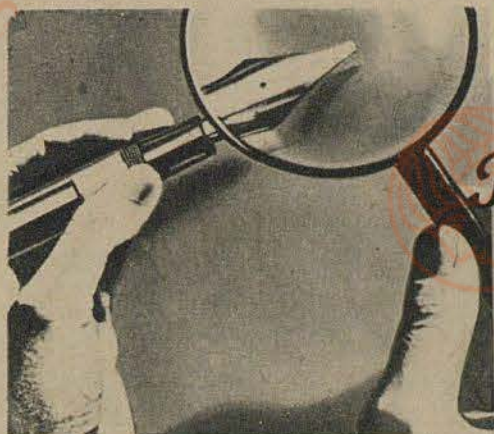
C'est dans ce cloître de la fin du XVIII^e siècle, à Oberndorf, sur le Neckar, que s'installa, en 1811, la fabrique royale d'armes du Wurtemberg. Là travaillait comme armurier Franz Andréas Mauser, père de deux frères devenus plus tard célèbres, Wilhelm et Paul Mauser. Leur premier grand succès qui rendit leur nom célèbre dans le monde fut la construction du nouveau fusil d'infanterie M/71, celui de l'armée allemande de 1871. Ce modèle, perfectionné sans cesse par son inventeur et transformé en fusil à répétition, était encore, en 1884, l'arme du soldat allemand. Son perfectionnement définitif fut le célèbre fusil 98, qui, aujourd'hui encore, après 40 ans, n'a pas été dépassé.

Cependant, si, comme dans la première guerre mondiale, le Mau-

ser 98 est encore l'arme du fantassin allemand dans sa lutte pour la victoire, il est bien évident que les Usines Mauser n'en sont restées ni à leurs premiers modèles ni à leur premier succès. Grâce à une expérience de nombreuses années, grâce à d'incessants travaux de ses bureaux d'étude et de ses ateliers, grâce aussi à l'aide du nouvel institut de recherches d'armement, les Usines Mauser ont pu fabriquer des armes d'une conception toute nouvelle. Le développement et le perfectionnement de la technique ont pourvu d'armes automatiques les combattants de l'infanterie, les aviateurs et la D.C.A. Leur emploi dans l'armée, la marine et la Luftwaffe a démontré de nouveau l'excellence et la qualité des armes Mauser, employées dans la lutte pour l'avenir de l'Europe.



MAUSER-WERKE AG.
OBERNDORF - NECKAR



*Brillante
et souple*

la plume

Kaweco

glissera, légère,
votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de **Kaweco**

Signal



«Si des femmes de
différentes nationalités por-
taient la même toilette...»

„Signal” nous en entretient à la
page 34 du présent
numéro.